N° 141 1er JUIN 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Charité envers le prochain

Ce sujet est toujours du plus grand intérêt, et il importe d'y revenir souvent, surtout à notre époque où la charité à l'égard du prochain est niée somme toute par l'individualisme sous toutes ses formes, et complètement faussée par l'humanitarisme des communistes et des internationalistes.

L'*individualisme* ne s'élève pour ainsi dire pas au-dessus de la recherche de l'utile et du délectable pour l'individu, ou tout au plus pour le groupe relativement restreint auquel appartient l'individu. De là l'âpreté de la lutte, parfois entre les membres d'une même famille, surtout entre les classes et les peuples. De là la jalousie, l'envie, la discorde, la haine, les divisions les plus profondes. C'est la méconnaissance du bien commun à des degrés divers, et l'affirmation presque exclusive des droits individuels ou particuliers.

Par opposition, l'*humanitarisme* des communistes et des internationalistes affirme tellement les droits de l'hu-

manité en général, plus ou moins identifiée d'une façon panthéistique avec Dieu, que les droits des individus, des familles, des peuples, disparaissent, et, sous prétexte d'unité, d'harmonie et de paix, on prépare la pire des confusions, le pire désordre, comme celui qui se voit en Russie depuis la révolution. Vouloir que, dans un organisme, toutes les parties aient la perfection de la tête, ou supprimer la tête parce qu'elle est plus parfaite que les membres, c'est détruire l'organisme tout entier.

Il est de toute évidence que *la vérité* se trouve en ces deux erreurs extrêmes et au-dessus d'elles. A égale distance de l'individualisme et du communisme, elle affirme les *droits des individus*, des familles, et des peuples, et aussi les exigences du *bien commun* supérieur à tout bien particulier. C'est ainsi qu'une juste conception des choses veille au *bien individuel* par la justice commutative qui règle les échanges entre particuliers, et par la justice distributive ou distribution proportionnelle des choses d'utilité commune et des charges, et elle veille aussi au *bien commun* par la *justice légale*, selon laquelle doivent s'élaborer et s'observer de justes lois, et par l'*équité*, qui est attentive à l'esprit de la loi dans les circonstances exceptionnelles où la lettre de la loi ne saurait être appliquée.

Ces quatre espèces de justice, admirablement distinguées par Aristote, et fort bien expliquées par saint Thomas dans son traité *de Justitia* (IIª IIæ, q. 58, 61, 120), suffisent en un sens à garder le juste milieu au-dessus des erreurs contraires de l'individualisme et du communisme humanitaire. La doctrine de saint Thomas n'est certes pas assez connue sur ce point; elle pourrait faire l'objet de travaux des plus intéressants et des plus utiles.

Mais ces quatre espèces de justice : justice commutative, justice distributive, justice légale ou sociale, et équité, si parfaites qu'elles puissent devenir, même

éclairées par la foi chrétienne, ne sauraient atteindre la perfection de la *charité* envers Dieu et envers le prochain qui a un objet formel incomparablement supérieur.

Rappelons quel est l'objet premier de la charité et quel est son objet secondaire. Nous verrons ensuite comment pratiquer cette charité envers le prochain.

*
* *

Quel est l'objet premier et le motif formel de la charité?

L'objet premier de la charité est très au-dessus du bien propre de l'individu, au-dessus de celui de la famille, au-dessus de celui de la patrie, de celui même de l'humanité. C'est Dieu, que nous devons aimer par-dessus tout, plus que nous-mêmes, car il est infiniment meilleur que nous. C'est le premier précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit. »

Ce précepte suprême, auquel tous les autres préceptes et tous les conseils sont subordonnés, est un précepte d'ordre surnaturel, mais il correspond aussi à une inclination naturelle, bien plus, à l'inclination primordiale de notre nature et même en un sens de toute nature créée.

Il y a en nous naturellement certes l'instinct de conservation individuelle, aussi l'instinct de la conservation de l'espèce, l'inclination qui nous porte à défendre notre famille, notre patrie, à aimer aussi tous nos semblables; mais *plus profondément encore*, comme l'a montré saint Thomas (I^a, q. 60, a. 5), il y a dans notre nature *une inclination qui nous porte à aimer Dieu*, auteur de notre nature, *plus que nous*. — Pourquoi? — Parce que *ce qui par sa nature même appartient à un autre*, comme la par-

tie au tout, la main au corps, *est naturellement plus incliné à aimer cet autre que soi-même*. C'est ainsi que la main se sacrifie spontanément pour sauver le corps. *Or toute créature*, en tout ce qu'elle est, *dépend nécessairement de Dieu, créateur et conservateur de notre être*, et donc toute créature est naturellement inclinée *à aimer à sa manière* son Créateur plus qu'elle-même.

C'est ainsi que la pierre tend vers le centre de la terre, pour la cohésion de l'univers, pour le bien même de l'univers, qui est une manifestation de la bonté rayonnante de Dieu. C'est ainsi que la poule, comme le dit Notre-Seigneur, rassemble ses poussins sous ses ailes, pour les défendre contre le milan, et sacrifie, s'il le faut, sa vie individuelle, pour le bien de son espèce, partie du bien de l'univers.

Cette inclination naturelle primordiale est *éclairée*, chez l'homme et chez l'ange, par la lumière de l'intelligence, et elle nous porte ainsi à aimer plus que nous, de façon plus ou moins consciente, Dieu auteur de notre nature.

Sans doute cette inclination naturelle a été *diminuée par le péché originel*, mais, malgré cette atténuation, elle subsiste comme la nature même de cette faculté spirituelle, impérissable, qu'est notre volonté.

C'est cette inclination naturelle qui est surélevée par la vertu surnaturelle ou infuse de charité, qui est d'un ordre infiniment supérieur à la nature humaine et même à la nature angélique. A la lumière de la foi infuse, la charité nous fait aimer plus que nous et par-dessus tout *Dieu*, non plus seulement comme auteur de notre nature, mais comme *auteur de la grâce, Dieu « qui nous a aimés le premier »*, en nous donnant, non seulement l'existence, la vie, l'intelligence, mais aussi et surtout *la grâce sanctifiante*, germe de la vie éternelle, germe qui doit s'épa-

nouir un jour dans la vision immédiate de l'essence divine, et dans un amour surnaturel très saint que rien ne pourra détruire ni amoindrir.

Tel est l'objet premier de la charité : Dieu, qui nous a aimés le premier, qui nous a communiqué une participation de sa vie intime. C'est pourquoi la charité est une *amitié* entre Dieu et nous.

Quant au *motif formel* pour lequel nous devons aimer Dieu, *c'est qu'il est infiniment bon en lui-même*, infiniment meilleur que nous, et meilleur que tous les dons qu'il peut nous accorder.

Si l'on ne pense pas constamment à cet objet premier et au motif formel de la charité, on ne peut rien comprendre à la façon dont elle doit aimer son objet secondaire.

Il n'y a pas en effet deux vertus de charité, l'une relative à Dieu, l'autre relative au prochain. C'est une seule et même vertu théologale, principe de ces deux amours essentiellement subordonnés.

La charité ne peut rien vouloir que *par rapport à Dieu, pour l'amour de Dieu*, comme la vue ne peut rien voir que par la couleur et par rapport à elle, comme l'ouïe ne peut rien entendre que le son et ce qui est sonore. Mais pour l'amour de Dieu nous devons aimer tout ce qui a rapport à lui.

*
* *

Quel est l'objet secondaire de la charité?

Il nous est exprimé dans le second précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » L'objet secondaire de la charité *c'est d'abord nous-mêmes*, en ce sens que nous devons nous aimer sainte-

ment nous-mêmes et désirer le salut pour glorifier Dieu éternellement; l'objet secondaire de la charité *c'est ensuite le prochain*, que nous devons aimer comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire que nous devons désirer au prochain les biens nécessaires au salut, le salut lui-même, pour qu'avec nous il glorifie Dieu éternellement. Notre-Seigneur nous présente l'amour du prochain comme la *conséquence nécessaire*, le *rayonnement* et le *signe* de l'amour de Dieu : « Aimez-vous les uns les autres, c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Saint Jean dit : « Si quelqu'un prétend aimer Dieu et s'il a la haine de son frère, il est un menteur. »

La charité pour le prochain, on le voit, diffère infiniment de l'inclination naturelle qui nous porte à faire du bien pour plaire, qui nous porte à aimer les bienfaisants, à haïr ceux qui nous font du mal, à rester indifférents aux autres. L'amour naturel nous fait aimer le prochain pour ses bonnes qualités naturelles et les bienfaits que nous en recevons. Le motif de la charité est tout autre, la preuve en est que nous devons même « aimer nos ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent, prier pour ceux qui nous persécutent ».

La charité est aussi supérieure à la justice, non seulement à la justice commutative et à la justice distributive, mais même à la justice légale et à l'équité, qui nous font respecter les droits d'autrui *par amour du bien commun de la société*.

La charité nous fait aimer notre prochain, et même nos ennemis, *pour l'amour de Dieu*, et *du même amour* surnaturel et théologal que nous avons pour Dieu.

Comment est-il donc possible d'avoir pour des hommes, généralement imparfaits et parfois méchants, un amour divin?

La théologie répond par un exemple très simple qu'ex-

plique ainsi saint Thomas : Celui qui aime beaucoup son ami aime du même amour les enfants de cet ami, il les aime parce qu'il aime leur père, et à cause de leur père il leur veut du bien; pour l'amour de leur père il viendra, s'il est nécessaire, à leur secours et leur pardonnera s'il est offensé par eux. Si donc tous les hommes sont enfants de Dieu, ou tout au moins appelés à le devenir, nous devons aimer tous les hommes, même nos ennemis, et les aimer dans la mesure où nous aimons leur Père commun (1).

Pour aimer ainsi surnaturellement notre prochain, il faut *le regarder avec les yeux de la foi*, et se dire : Cette personne de tempérament, de caractère peut-être opposés aux miens, est « née non pas seulement de la chair et du sang ou de la volonté de l'homme », mais, comme moi, est « *née de Dieu* » ou appelée à naître de Dieu, à participer à la même vie divine, à la même béatitude. Dans une même famille tous les membres doivent se regarder ainsi, et non seulement dans une même famille, mais dans une même association, dans une même patrie, bien plus dans l'Église entière, qui réunit les patries, sans méconnaître leur légitime et nécessaire variété, pour introduire leurs membres dans le royaume de Dieu.

Ainsi nous pouvons et devons dire des âmes avec lesquelles nous vivons, de celles même qui ne nous seraient pas naturellement sympathiques : Cette âme, même si elle n'était pas en état de grâce, est certainement appelée à devenir ou à redevenir enfant de Dieu, temple du Saint-Esprit, membre du corps mystique du Christ; elle est peut-être plus près que moi du cœur de Notre-Seigneur,

(1) Voir chez saint Thomas, dans la *Somme théologique*, II^a II^{ae}, les deux grandes questions 25 et 26 sur l'extension et l'ordre de la charité. Nous les résumons dans ce qui suit.

c'est une pierre vivante qu'il travaille peut-être plus que d'autres pour la mettre à sa place dans la Jérusalem céleste.

Dès lors comment ne pas l'aimer, si j'aime vraiment mon Dieu? et si je n'aime pas cette personne, si je ne désire pas son bien et son salut, mon amour de Dieu est un *mensonge*. Si au contraire je l'aime, malgré les oppositions de tempérament, de caractère, d'éducation, c'est un *signe* que j'aime mon Dieu. Je puis aimer vraiment cette personne du même amour essentiellement surnaturel, théologal, que j'ai pour les trois Personnes divines, car ce que j'aime en elle, c'est *une participation de la vie intime de Dieu*, qu'elle a déjà ou qu'elle est appelée à recevoir, c'est la réalisation de l'idée divine, qui préside à sa destinée, et la gloire qu'elle est appelée à donner à Dieu.

Les incrédules objectent : Mais est-ce vraiment là aimer l'homme? N'est-ce pas seulement aimer Dieu et le Christ dans l'homme, comme on admire un diamant dans un écrin?

L'homme voudrait être aimé *pour lui-même*, mais à ce titre il ne peut demander un amour divin. Et c'est pour réagir contre cette tendance égoïste que Pascal disait sous une forme volontairement paradoxale : « Je ne veux pas qu'on m'aime. »

En réalité la charité n'aime *pas seulement Dieu dans l'homme*, mais *l'homme en Dieu*, et *l'homme lui-même pour Dieu*. Car enfin elle aime ce que l'homme *doit être*, partie impérissable du corps mystique du Christ, et elle fait tout ce qui est en elle pour lui faire atteindre le ciel. Elle aime même ce que l'homme *est déjà par la grâce*, et, s'il n'a pas la grâce, elle aime en lui *sa nature*, non pas en tant qu'elle est déchue, blessée, et hostile à la grâce, mais en tant qu'elle est capable de la recevoir.

La charité aime l'homme lui-même, mais pour Dieu,

pour la gloire qu'il est appelé à lui rendre, gloire qui n'est autre que la manifestation de la divine bonté ou son rayonnement.

Telle est l'essence de la charité envers le prochain, ou charité fraternelle, *extension* de l'amour de Dieu à tous ceux que Dieu aime.

*
* *

De là dérivent les propriétés de la charité fraternelle. Il s'ensuit qu'elle doit être *universelle*; elle ne doit pas connaître de bornes. Elle ne peut exclure personne sur la terre, dans le purgatoire et dans le ciel. Elle ne s'arrête que devant l'enfer. Il n'y a que les damnés que nous ne pouvons aimer, car ils ne sont plus capables de devenir enfants de Dieu, et il n'y a plus en eux la moindre velléité de relèvement; l'orgueil et la haine les empêchent de penser même à demander pardon. Mais en dehors du fait certain de damnation — et qui pourrait être certain de la perte d'une âme? — la charité est due à tous, elle ne connaît d'autres limites que celles de l'amour qui est au cœur même de Dieu.

C'est là une chose d'une incomparable grandeur, qui apparaît parfois d'autant plus qu'humainement parlant les âmes sont plus profondément divisées, comme dans la dernière guerre lorsqu'un petit soldat français mourant récitait l'*Ave Maria* qu'il ne put finir et qu'un jeune soldat allemand acheva de le dire en expirant à côté de lui. Le Seigneur et la Vierge réunissaient ces deux enfants et les introduisaient au ciel comme deux frères, au moment même où leurs deux patries étaient profondément divisées. Ce sont là les grandes victoires de la charité.

Pour être universelle, la charité *ne demande cependant pas à être égale pour tous*. Elle respecte et surélève l'*ordre* dicté par la nature. Nous devons aimer Dieu d'abord

par-dessus tout, plus que nous-mêmes, au moins d'un amour d'estime (*appretiative*), et si nous n'éprouvons pas toujours pour lui l'élan sensible du cœur, l'intensité de notre amour pour lui doit incessamment grandir. Ensuite nous devons aimer *notre âme*, pour glorifier Dieu éternellement, puis *notre prochain*, et enfin *notre corps*, que nous devons sacrifier pour le salut d'une âme, surtout lorsque nous sommes tenus d'y pourvoir. Parmi le prochain, nous devons aimer davantage ceux qui sont *meilleurs*, plus près de Dieu, et ceux aussi qui nous sont *plus proches*, par le sang, l'alliance, la vocation ou l'amitié. Plus une âme est près de Dieu, plus elle mérite notre estime. Plus elle est près de nous, plus senti est notre amour pour elle, et plus complet doit être notre dévouement, en ce qui touche la famille, la patrie, la vocation ou l'amitié (1). Ainsi le patriotisme, loin d'être détruit par la charité, est surélevé par elle, comme on le voit dans une Jeanne d'Arc et un saint Louis.

Tel est l'ordre de la charité : Dieu veut régner dans notre cœur, mais il n'exclut aucune affection qui peut se subordonner à la sienne, au contraire il l'élève, la vivifie, la rend plus noble et plus généreuse. C'est ainsi que nous devons aimer même les ennemis de l'Église, prier pour eux; mais, sous prétexte de miséricorde, ce serait renverser l'ordre de la charité d'aimer plus les ennemis de l'Église que certains de ses fils qui travaillent à nos côtés et dont nous sommes peut-être jaloux.

Enfin, comme l'amour de Dieu, la charité fraternelle doit être non seulement affective, mais effective et agissante, non seulement bienveillante, mais bienfaisante. Notre-Seigneur nous a dit : « Aimez-vous comme je vous ai aimés »; il nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix;

(1) Cf. saint Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 26, a. 8.

les saints l'ont imité, leur vie est un acte continuel de charité rayonnante, qui donne la paix et une sainte joie.

Telle est la charité fraternelle, extension de celle que nous devons avoir pour Dieu.

***

Comment pratiquer cette charité fraternelle?

Les occasions d'y manquer ne font pas défaut, même dans des milieux très chrétiens, où, à côté d'admirables vertus, il faut bien constater de réelles infirmités morales. Et même si tous les défauts étaient supprimés, les occasions de heurt et de froissement subsisteraient du fait de la diversité des tempéraments, des caractères, des aptitudes intellectuelles qui orientent celui-ci vers la spéculation, cet autre vers la pratique, qui ouvrent à celui-ci les plus grands aperçus, qui rendent cet autre plus attentif aux détails qu'à l'ensemble. Les occasions de conflit naissent aussi sous l'influence de celui qui se plaît à diviser pour entraver l'œuvre de Dieu, pour empêcher surtout les choses les plus hautes, les plus divines et les plus belles. Ce n'est qu'au ciel que toute occasion de conflit disparaîtra, parce qu'au ciel tous les bienheureux voient dans le Verbe à la lumière divine tout ce qu'ils doivent désirer et vouloir.

Au milieu de tant de difficultés de tous genres, comment pratiquer la charité fraternelle? De deux façons. Premièrement par la *bienveillance*, en voyant le prochain à la lumière de la foi, pour découvrir en lui la vie de la grâce, ou du moins les aspirations à cette vie; secondement par la *bienfaisance*, en rendant service, en supportant aussi les défauts d'autrui, en rendant même le bien

pour le mal, en évitant la jalousie, et en demandant souvent à Dieu l'union des esprits et des cœurs.

Tout d'abord la bienveillance. Il faut avoir l'œil pur et attentif pour voir dans le prochain, parfois sous une enveloppe épaisse et opaque, la vie divine ou les aspirations latentes à cette vie, qui sont le fruit des grâces actuelles prévenantes que tout homme reçoit un jour ou l'autre. Pour voir l'âme du prochain, il faut être détaché de soi-même.

Souvent ce qui en lui nous impatiente ou nous irrite, ce ne sont pas des fautes graves aux yeux de Dieu, ce sont des défauts de tempérament ou des travers de caractère qui peuvent subsister malgré une réelle vertu. Nous supporterions peut-être assez facilement des pécheurs très éloignés de Dieu mais naturellement aimables, tandis que des âmes assez avancées sont parfois pour nous très exerçantes. Il faut donc être attentif à regarder les personnes avec lesquelles nous vivons à la lumière de la foi, pour découvrir en elles ce qui plaît à Dieu, pour les aimer comme il les aime.

Or ce qui s'oppose à cette bienveillance, c'est le *jugement téméraire*, qui n'est pas une simple impression, mais qui consiste à affirmer le mal sur un léger indice du mal. On voit deux et l'on affirme quatre, et cela généralement par orgueil. Si c'est pleinement délibéré et consenti en matière grave, ce jugement est un manquement grave à la justice et à la charité. On manque ainsi à la justice parce que le prochain a droit à sa bonne réputation, et, après le droit de faire son devoir, c'est un des plus sacrés, beaucoup plus que le droit de propriété. Bien des personnes, qui ne voudraient jamais voler vingt francs, volent au prochain sa bonne réputation par des jugements téméraires sans aucun fondement. Le plus souvent le jugement téméraire est *faux*; comment juger

avec vérité les intentions intérieures d'une personne dont nous ignorons les doutes, les erreurs, les difficultés, les tentations, les bons désirs, les repentirs? Et, même si le jugement téméraire est vrai, il reste un manque à la justice, parce que en le portant on s'arroge une juridiction qu'on n'a pas : Dieu seul peut juger des intentions des cœurs, tant qu'elles ne sont pas suffisamment manifestées.

Le jugement téméraire est aussi un manque à la charité, car il procède de la *malveillance*, bien qu'il soit souvent formulé avec le masque de la bienveillance, à la suite de quelques éloges superficiels, qui amènent un *mais* caractéristique. Au lieu de voir dans le prochain un frère, on voit en lui un adversaire ou un rival à supplanter. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous dit (Matthieu, VII, 1) : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car selon ce que vous aurez jugé, on vous jugera, et de la même mesure dont vous aurez mesuré, on vous mesurera. Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans le tien? »

Et si le mal est évident, Dieu nous demande-t-il de nous tromper? Non, mais il nous interdit de murmurer avec orgueil ; il nous commande parfois, au nom même de la charité, la correction fraternelle accomplie avec bienveillance, humilité, douceur, discrétion ; et, si la correction fraternelle individuelle n'est pas possible ou n'aboutit pas, il faut parfois recourir humblement au Supérieur chargé de veiller au bien commun. Enfin, comme le dit sainte Catherine de Sienne, lorsque le mal est évident, la perfection serait, loin de murmurer, d'avoir compassion et de nous en charger nous-mêmes, en partie du moins, devant Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur qui s'est chargé de toutes nos fautes et qui nous a dit :

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Et donc, pour réprimer le jugement téméraire, il faut nous habituer à voir le prochain à la lumière de la foi.

Il faut aussi l'aimer véritablement, efficacement, pratiquement, avoir pour lui une charité non seulement bienveillante, mais bienfaisante. Comment?

En rendant service, lorsqu'on nous le demande, et lorsque la chose nous est possible. En supportant aussi les défauts du prochain, ce qui est une manière de lui rendre service et de l'amener peu à peu à se corriger. A ce point de vue rappelons-nous que ce qui nous impatiente souvent le plus dans le prochain, ce ne sont pas des fautes graves aux yeux de Dieu, mais des défauts de tempérament, par exemple une certaine nervosité, qui lui fait fermer brusquement les portes, une certaine étroitesse de jugement, un manque d'à-propos assez fréquent, certaine manie de se mettre en avant et autres défauts de ce genre. Supportons-nous mutuellement dans la charité, sans nous irriter d'un mal permis par Dieu pour humilier celui-ci et exercer cet autre; que notre zèle ne tourne pas à l'amertume, et en nous plaignant des autres n'arrivons pas à nous persuader que nous avons réalisé l'idéal. Ne faisons pas la prière du pharisien.

Pour aimer effectivement le prochain, il faut bien veiller, cela va sans dire, à *éviter la jalousie*, et pour cela, comme le remarque quelque part Bossuet, il faut *jouir saintement des qualités que le bon Dieu a données aux autres* et qui ne se trouvent pas en nous. Il en est ainsi pour la division du travail et des fonctions dans l'Église, pour la beauté de l'Église, pour celle des communautés. Comme le dit saint Paul, la main, loin de jalouser l'œil, bénéficie de la lumière qu'il reçoit; ainsi, loin de nous jalouser les uns les autres, jouissons des qualités

que nous trouvons dans le prochain ; elles sont à nous, car le prochain et nous sommes les membres d'un même corps mystique, où tout doit concourir à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Non seulement il faut se supporter et éviter la jalousie, mais il faut *rendre le bien pour le mal*, par la prière, par le bon exemple, par l'assistance mutuelle. On dit qu'un des moyens de s'attirer les bonnes grâces de sainte Thérèse était de lui faire de la peine. Elle pratiquait le conseil de Notre-Seigneur : « Si l'on veut te prendre ta tunique, donne aussi ton manteau. » La prière pour le prochain au moment où nous avons à souffrir de lui est particulièrement efficace, telle la prière de saint Étienne premier martyr pour ses bourreaux, et celle de saint Pierre martyr pour celui qui lui donna la mort.

Enfin il faut, pour bien pratiquer la charité fraternelle, demander souvent *l'union des esprits et des cœurs*. Dans l'Église naissante les premiers chrétiens ne faisaient « qu'un cœur et qu'une âme », et l'on disait d'eux : « Voyez comme ils s'aiment » ; Notre-Seigneur avait dit : « C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Il faut que toute famille chrétienne et toute famille religieuse rappelle en cela, à la lumière de la foi, l'union intime des chrétiens de l'Église naissante. Ainsi continuera à se réaliser la prière du Christ Jésus (Jean, XVII, 20) : « Je ne prie pas seulement pour eux (les Apôtres), mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous — pour que, eux aussi, ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. La lumière que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un, comme nous sommes un. »

C'est là une preuve de l'origine divine du Christia-

nisme, car le monde qui bâtit sur l'égoïsme, l'amour-propre, les intérêts qui divisent, ne peut manifestement produire cette charité ; ses associations à lui ne tardent pas à se dissoudre, car sous les grands mots sonores de solidarité et de fraternité se cachent souvent des jalousies et des haines profondes (1). Seul le Sauveur peut nous délivrer, et c'est pour cela qu'Il est venu. « Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis... et homo factus est. »

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) C'est le cas de rappeler les paroles de Pascal qui se trouvent, équivalemment chez saint Augustin et chez saint Thomas : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle... tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité, cela est d'un ordre infiniment plus élevé » (*Pensées*, édition E. Havet, p. 266, 269).

Le Prêtre restaure, dans le Christ, l'ordre universel

I. — *L'EUCHARISTIE*

Le sacrement de l'Ordre donne au prêtre un certain rang dans la société chrétienne. Il le fait entrer dans ce corps appelé l'*ordre sacerdotal*, et c'est en ce sens précis qu'il a reçu, historiquement, son nom. Mais cette prééminence et l'autorité qui en dérive n'en sont pas les éléments essentiels, encore qu'ils soient les plus manifestes. Ce serait une erreur de s'y trop attacher. Comme l'Église n'est pas exclusivement dans la hiérarchie visible qui la représente, mais bien plutôt dans l'Esprit qui l'anime et qui fait de ses membres, fidèles et pasteurs, le corps mystique du Christ; ainsi le sacerdoce ne consiste pas uniquement dans les dignités et les grades, mais de manière plus profonde et véritable dans le pouvoir spirituel qui en est le fondement, et qui permet d'accomplir certains offices sacrés dans la société chrétienne.

Le prêtre a qualité pour célébrer la messe, pour administrer les sacrements, juger au tribunal de la Pénitence, prêcher, instruire et diriger les fidèles.

Ce pouvoir lui-même dérive du pouvoir sacerdotal du Christ. Car il n'y a pas deux sacerdoces, celui de l'Homme-Dieu immolé sur la Croix pour le salut du monde, et celui du prêtre. Le prêtre *représente* simple-

ment le Christ, et, à ce titre, perpétue visiblement sur terre son éternel sacerdoce. Le Christ est le seul prêtre parfait, l'unique médiateur capable de réconcilier avec Dieu les hommes coupables et de restaurer l'ordre de l'univers, troublé par le péché. Par son ordination, le prêtre devient le ministre du Christ, et peut faire rayonner sur le monde les bienfaits de la Rédemption, l'ordre rétabli au Calvaire. Là se trouvent la source et la raison d'être des offices qu'il remplit dans la communauté chrétienne et de l'autorité qu'il y possède.

A. — Le sacerdoce du Christ au Calvaire

Du haut de la Croix, après avoir imploré la miséricorde divine pour ses bourreaux et promis le Paradis au bon larron, Jésus mourant proclame que tout est consommé.

Tout est consommé, en effet. Le Grand-Prêtre de l'humanité vient d'achever, par son douloureux sacrifice, l'œuvre que lui a confiée son Père. La Rédemption est opérée, l'ordre de l'univers rétabli, et satisfait de nouveau le vouloir d'amour du Créateur.

L'ordre de l'univers.

« *Dieu est Amour* », dit saint Jean, et le propre de l'amour est de se donner. Dieu, essentiellement, se donne à Lui-même au sein de l'éternelle Trinité. En outre, librement, Il a voulu faire rayonner son Amour hors de sa propre Vie : Il a créé. Chacune des créatures exprime à sa manière, finie et imparfaite, quelque chose de la Perfection divine. Leur multitude innombrable

l'exprime un peu moins mal, non seulement par sa variété, mais encore, mais surtout, par son organisation et son unité. Platon le pressentait déjà, qui parlait de l'âme du monde, et, après lui, les poètes qui se plaisent à découvrir dans l'harmonie de l'univers un hymne à la gloire du Très-Haut. En cet ordre admirable, non seulement les créatures se hiérarchisent en une progression continue de perfection, mais encore elles agissent les unes sur les autres. Dieu leur donne ainsi quelque chose de sa propre puissance; Il les associe à sa causalité, et leurs activités, empruntées mais réelles, contribuent à réaliser, sous sa dépendance, son éternel dessein. Tel est l'ordre du monde.

En cette hiérarchie organique, tous les éléments de la matière, minéraux, végétaux, animaux, par une lente gradation, s'orientent vers l'homme et, par lui, vers Dieu. « J'admire cette fleur-oiseau de Java qui, dit-on, se détache tout à coup, palpite, voltige et puis meurt. Mais l'enfant surpasse tous les objets de l'univers, car son regard si pur exprime l'attrait de l'infini. O le jeune souverain ! » (Barrès) Véritable souverain en effet que l'homme, établi sur toutes les choses de la terre et « *fort peu au-dessous des anges* » (Ps. VIII, 5); souverain dont la vie personnelle dépasse, en le couronnant, tout l'ordre créé, car Dieu lui a donné de participer d'une façon toute surnaturelle à sa propre vie. « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la lune et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît cela et soi-même. Et les corps rien. Et tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité, car elle est d'un ordre infiniment plus élevé » (Pascal).

Roi de la création, l'homme doit en être le prêtre.

Tenant par son corps au monde matériel, il est, par son esprit, fait à l'image de Dieu, intelligent et libre; il participe par la grâce à la vie divine. Il résume ainsi l'univers, il le pense et le domine; il peut l'élever jusqu'à son Créateur. Telle était du moins sa mission, une mission sacerdotale. Par lui devait s'achever le cycle merveilleux par où la création tout entière, sortie de l'Unité féconde de Dieu, retournerait à son principe en une incomparable harmonie. Il devait collaborer à cette œuvre grandiose. Il en était l'artisan indispensable, mais libre.

L'ordre violé.

Or il a violé l'ordre déterminé par la Sagesse divine. Il n'a pas voulu soumettre sa royauté à son sacerdoce. C'est le péché d'Adam et de toute la race humaine. L'homme n'est qu'un ministre, et il se comporte en souverain indépendant. Tout ce qu'il a reçu d'énergie, physique, intellectuelle et morale, il en use pour vaincre la matière et régner sur le monde, mais, comme épuisé par son effort, il le fait à son profit et ne le réfère pas à Dieu. Abus de pouvoir, qui introduit le désordre essentiel ; injustice suprême, où le roi de la création, se prenant lui-même comme fin suprême, dérobe à Dieu son propre hommage et celui de l'univers. Ainsi l'idée organique du monde se perd. L'harmonie cosmique de la création est rompue : « *La nature est assujettie à la vanité, non de son gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise..... Elle gémit et souffre les douleurs de l'enfantement* » (Rom., VIII, 20). Et l'homme lui-même perd par sa faute sa vie surnaturelle, et se trouve, jusqu'en son être même, blessé et divisé. Quand il veut faire le bien, le mal est près de lui; en ses membres la loi du péché lutte contre la loi de sa raison.

Désordre en lui, désordre dans le monde. Tout cela, parce qu'il a trahi sa mission sacerdotale. Comment la rétablir ?

Par la Croix le Christ restaure l'ordre.

Il faut rendre le monde à sa fin et l'homme à lui-même. Qui sera le prêtre de cette médiation nouvelle ? Jésus-Christ. « *C'est bien là le grand-prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux. Il n'a pas besoin, Lui, comme jadis les grands-prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices pour ses péchés personnels et ensuite pour ceux du peuple. Il y a pourvu une fois pour toutes en s'offrant soi-même* » (Hébreux, VII, 26-27).

Grand-prêtre parfait, certes, et dont la médiation et l'expiation, de valeur infinie, restaurent éminemment l'ordre naturel et surnaturel du monde.

Car Jésus-Christ est le Verbe Incarné, un Homme-Dieu. Il unit en sa personne la nature humaine à la nature divine. Cette union, la plus intime que l'on puisse concevoir, élève son humanité au-dessus de toutes les choses créées. Plus parfaitement qu'Adam, Il les récapitule toutes, les couronne, en est le chef. Lorsqu'Il rendra hommage à Dieu, ce sera l'hommage de tout l'univers, et cet hommage aura une valeur infinie et ne pourra qu'être agréé, étant offert par Dieu lui-même.

C'est le grand mystère de notre foi, Dieu fait homme pour nous racheter. Il a revêtu notre chair, notre sensibilité, notre intelligence, notre volonté, toute notre nature, et Il se l'est unie par un lien tel qu'elle subsiste dans la personne même du Verbe. Tous ses actes humains sont ainsi les actes d'une personne divine, ils ont une portée infinie et font monter vers Dieu un culte digne de Lui.

Cet hommage comporte une expiation. Le Christ représente une humanité pécheresse ; Il doit, dans le plan divin, la racheter en offrant par amour sa Passion et sa Mort; ainsi, et à ce prix, satisfera-t-Il surabondamment pour nos fautes. C'est la loi du sacrifice : « *Le Christ, bien qu'Il fût dans la condition de Dieu, n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais Il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et, reconnu pour homme par tout ce qui a paru de Lui, Il s'est abaissé Lui-Même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix* » (Philip., II, 6-8). Le culte qu'Il rend à Dieu se réalise donc pleinement au Calvaire. Souverain Prêtre, Il y offre à Dieu un parfait et définitif sacrifice. Dieu agrée cet hommage, et par la Résurrection et l'Ascension manifeste cette acceptation. La Rédemption est opérée; l'ordre de l'univers rétabli; la création entière fait, dans son chef, retour à Dieu.

B. — Le rôle du prêtre a la messe

Tel est le sacerdoce du Christ; et c'est à cette œuvre sublime, la réconciliation avec Dieu de l'homme et de tout l'univers, que le prêtre est appelé à collaborer.

Tâche divine, dont la grandeur étonne, et qui cependant, loin d'être contraire à la raison, la satisfait en lui manifestant quelque chose de la Sagesse éternelle.

Le sacerdoce et l'Eucharistie.

Il convenait que le Christ, remonté aux cieux et vivant dans l'état invisible de sa gloire, continuât de nous assurer les bienfaits de sa Passion. Il a rendu à Dieu un

hommage parfait et nous a laissé une plénitude de Rédemption; encore faut-il que nous soyons reliés à son sacrifice d'une façon certaine et sous une forme visible, de sorte que nous puissions le faire nôtre, en profiter, et nous y associer par un libre consentement. C'est une exigence, à la fois, de notre dignité d'hommes libres et de notre nature faite de chair et d'esprit : nous avons besoin de rites sensibles pour nous exprimer les mystérieuses réalités de la foi, être assurés de l'amitié divine, et traduire matériellement notre propre culte intérieur. En outre, par les humbles réalités matérielles, l'eau, le sel, l'huile, à travers lesquelles passera la puissance rédemptrice, la nature physique elle-même, « affranchie de la corruption », pourra concourir à notre relèvement et par là même à son propre retour à Dieu. Tel est le sens et la valeur de tous les rites religieux, et, entre tous, de ces rites particulièrement efficaces, les sacrements.

Tous les sacrements ne font eux-mêmes que participer à l'un d'entre eux, l'Eucharistie, qui ne nous donne pas seulement une vertu dérivée de la Passion du Christ, mais le Christ lui-même, immolé sur la Croix. « Elle contient vraiment, réellement et substantiellement, dit avec force le Concile de Trente, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme. » Et il affirme encore : « Dans le divin sacrifice qui s'accomplit à la messe, se trouve contenu et immolé, de façon non sanglante, ce même Christ qui s'est offert une fois de façon sanglante sur la Croix. » Ainsi la messe nous donne, sacramentellement, tout le sacrifice du Calvaire.

Ce sacrifice de la messe, le prêtre seul a pouvoir pour l'offrir. L'Eucharistie est née à la Cène, en liaison nécessaire avec le sacerdoce.

C'était dans la nuit où Jésus fut livré. Le repas — le

dernier qu'Il prenait sur terre avec ses Apôtres — touchait à sa fin. *Pendant qu'ils mangeaient, ayant pris du pain et dit une bénédiction, Il le rompit, le leur donna et dit : « Prenez, ceci est mon corps. » Et ayant pris une coupe et rendu grâces, Il la leur donna. Et ils en burent tous. Et Il leur dit : « Ceci est mon sang, de l'Alliance, répandu pour un grand nombre en vue de la rémission des péchés. »*

Le prodige d'amour est accompli. Le pain est devenu le corps du Seigneur; le vin, son sang. Jésus, qui dans quelques heures va livrer sa vie, reproduit par avance son sacrifice d'une façon sacramentelle, sous des signes qui le contiennent et le donnent. Et comme Il le fait pour l'humanité tout entière, Il veut que les Apôtres le renouvellent de cette même façon symbolique, sacramentelle, mais réelle; Il leur donne le pouvoir sacerdotal. « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Ils auront, eux aussi, la puissance d'opérer, par la vertu des mêmes paroles, le changement prodigieux : le pain et le vin deviendront le corps immolé et le sang répandu du Seigneur. Par eux, et par leurs successeurs dans le sacerdoce, le sacrifice du Calvaire sera porté aux extrémités de la terre, à tous les âges à venir. Tous les hommes pourront communier réellement au corps et au sang du Seigneur, « *pour la rémission de leurs péchés* ».

Ainsi la messe suppose le prêtre; au sacrifice visible répond un sacerdoce visible. Les deux institutions s'incluent et s'appellent; dans le dessein de Dieu, on ne saurait les séparer. C'est la doctrine même du concile de Trente : « Puisque, dans le Nouveau Testament, l'Église catholique a reçu par l'institution du Seigneur le saint sacrifice visible de l'Eucharistie, il faut aussi reconnaître qu'il y a en elle un nouveau sacerdoce, visible et extérieur, en lequel l'ancien fut transformé. D'ailleurs les

Saintes Écritures manifestent, et la tradition de l'Église a toujours enseigné, que le sacerdoce visible et extérieur a été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, et que, dans ce sacerdoce, pouvoir a été donné aux Apôtres et à leurs successeurs de consacrer, d'offrir et d'administrer son corps et son sang. »

Le pouvoir premier et principal du prêtre est donc celui de consacrer et de dispenser l'Eucharistie.

Par la consécration, il reproduit réellement, sous une forme sacramentelle, le sacrifice du Calvaire. Les espèces consacrées, séparées l'une de l'autre sur l'autel, figurent la séparation du corps et du sang du Christ, sa douloureuse mort agréée de Dieu pour le salut du monde. En la figurant, elles en contiennent par la vertu divine toute la réalité profonde, et nous en présentent tout le fruit; à nous seulement de nous y unir, par l'offrande loyale à Dieu de tout notre être.

Pour nous amener à cette offrande, le prêtre, après avoir consacré l'Eucharistie, nous la donne en nourriture. « *C'est moi,* a dit le Christ, *qui suis le pain vivant descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* »

Ainsi, parce qu'il est l'un de nous et notre représentant en même temps que ministre du Christ; parce qu'il a pris, pour les consacrer, certains des biens les plus utiles à notre vie, du pain et du vin; parce qu'il les offre en notre nom à tous; surtout parce qu'en notre nom à tous il offre le Christ à son Père, et nous unit au Christ en nous distribuant l'Eucharistie; de toutes ces manières, au rite sacré de la messe, il nous communique le sacrifice du Calvaire, nous permet d'en profiter et de nous y associer.

Par l'Eucharistie le prêtre fait rayonner l'ordre du Calvaire.

Par ce rite sacré de la messe le prêtre nous donne donc de faire retour à Dieu.

Car s'il étend jusqu'à nous les fruits de la Rédemption et nous unit à Jésus-Christ, par là même il nous fait participer à l'irrésistible mouvement d'amour qui entraînait le Christ vers son Père, mouvement qui s'est accompli du Vendredi-Saint à l'Ascension. Cette profonde vérité est magnifiquement exprimée dans une élévation de saint Ambroise avant la messe : « Je vous présente, Seigneur, si vous daignez jeter un regard favorable, les tribulations des peuples, les périls des nations, les gémissements des captifs, les peines des orphelins, les besoins des voyageurs, le dénûment des malades, le désespoir des infirmes, l'épuisement des vieillards, les soupirs des jeunes gens, les vœux des vierges, les pleurs des veuves. »

Ramenant ainsi à Dieu toute l'humanité, il Lui ramène aussi l'univers tout entier. On raconte du Cardinal Pie que, lorsqu'il parcourait les douces campagnes du Poitou et y goûtait le charme délicat du printemps, il se prenait parfois à dire : « Évêque de ce territoire, c'est mon devoir d'état de faire servir toutes ces belles choses à la gloire de Dieu. Ce matin, par le sacrifice, ai-je donné l'âme à tous ces êtres pour les porter à Dieu ? Ai-je les yeux assez ouverts, le cœur assez grand, les mains assez pures pour vivifier tant de choses ? »

Le Bienheureux Henri Suso, le grand mystique du XIV[e] siècle, sentait profondément cette portée universelle de son sacerdoce. Une fois, on lui demanda à quoi il pensait lorsque, chantant la messe, il prononçait ces

paroles de la Préface *Sursum corda*, car il les disait d'une façon si émouvante que tous ceux qui l'entendaient en étaient grandement édifiés. Il répondit avec un profond soupir : « Avec les yeux de l'esprit, je me vois tel que je suis, vivant, avec mon corps, mon âme et toutes mes facultés. Et autour de moi sont toutes les créatures que Dieu a faites, au ciel, sur la terre et dans les quatre éléments : les oiseaux de l'air, les bêtes sauvages des forêts, les poissons des eaux, les feuilles ou les herbes de la terre, jusqu'aux atomes qui dansent dans l'air et sonts suspendus dans un rayon de soleil; toutes les petites gouttes de pluie, de rosée, tous les flocons de neige qui sont tombés ou tomberont jamais. Et je voudrais que chacune de ces créatures possédât une harpe aux sons doux et pénétrants, et que toutes ensemble, d'accord, fissent résonner les louanges du Seigneur. Alors mon cœur s'ouvre, plein d'amour et de joie, pour inviter la création innombrable et l'encourager à chanter avec entrain, offrant tous les cœurs à Dieu : *Sursum corda, Habemus ad Dominum* » (Joergensen).

L'Église ne pense pas autrement. Elle fait réciter aux prêtres en action de grâces après leur messe l'admirable cantique : « *Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur et exaltez-le dans tous les siècles* ». Et c'est l'évocation de toutes les créatures de la terre et du ciel, les eaux et les étoiles, les pluies et les rosées, les glaces et les neiges, les nuits et les jours : « *Montagnes et collines, bénissez le Seigneur. Fontaines, bénissez le Seigneur. Toutes les bêtes, sauvages et domestiques, bénissez le Seigneur* ». Puis ce sont les créatures raisonnables : « *Enfants des hommes, bénissez le Seigneur* ». Et enfin les êtres sanctifiés : « *Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur... Esprits et âmes des justes, saints et humbles de cœur, bénissez le Seigneur* ». Et ce poème de l'univers

s'achève en une exultation pleine d'une religieuse adoration : « *Bénissons le Père et le Fils avec le Saint-Esprit. Louons-le et exaltons-le dans tous les siècles. Vous êtes béni, Seigneur, dans le firmament du ciel, vous êtes digne de louange et de gloire, et exalté dans tous les siècles* ».

C'est que, par sa messe, le prêtre vient d'accomplir la providentielle mission des hommes : donner une âme à la nature et l'élever jusqu'à Dieu. Par ses mains, toute l'humanité a fait l'offrande du pain et du vin; par ses lèvres, le Christ a changé cette offrande en son corps et en son sang sacrés. Toute l'humanité et toute la création se trouvent ainsi associées au retour, sanglant et magnifique, du Verbe Incarné à son Père; l'ordre du Calvaire rayonne sur le monde, et la nature reçoit déjà les arrhes de cette vie glorieuse à laquelle elle tend dans une sourde inquiétude, « *espérant d'être affranchie de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu* » (Rom., VIII, 21).

Le Saulchoir.

J. PÉRINELLE, O. P.

Les Apôtres

Le feu du ciel, la grâce, Dieu la donne à chaque créature à proportion de la magnificence de sa mission. La plus infinie des grâces fut donc celle qui reposa dans le Christ, dont la nature humaine fut créée pour être substantiellement unie à la personne du Verbe et pour mériter le salut du monde. Après lui, c'est la Vierge, prédestinée à devenir sa Mère et notre Mère, à qui fut départie une plénitude de grâce incomparable. Puis saint Joseph, Dieu lui ayant confié « la maison divine contenant les prémices de l'Église naissante ». Puis, car ce n'est pas ici le lieu de parler de Jean-Baptiste, les Apôtres. Leur dignité est souveraine. Ils ont reçu *immédiatement* de Jésus le salut qu'ils avaient à transmettre au monde, l'Église en ce sens est fondée sur eux, ils dépassent tous les saints, quelques tourments qu'ils aient soufferts, quelques austérités qu'ils aient entreprises, quelques lumières qu'ils aient données au monde : vierges, docteurs ou martyrs. Ils peuvent dire avec saint Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ » (I Cor., XI, 1). Comme ils sont la base de tout l'édifice de l'Église, ils ont été, au jour de Pentecôte, *confirmés en grâce* par une inclination spéciale de Dieu qui les enchaînait dans l'amour, les garrait de toute faute mortelle. Il reste néanmoins qu'ils

pouvaient, même alors, pécher véniellement. A Antioche, c'est Pierre, le plus comblé des Apôtres, qui de nouveau fléchit, et Paul doit le reprendre. Mais quel mystère, mon Dieu, que cette persistante disponibilité à faillir, cette inguérissable blessure au cœur de ceux mêmes qui ont connu les émotions inouïes de Pâques et de Pentecôte! Il sera dit que rien ici-bas, hors votre Cœur dans votre Eucharistie, ne sera jamais parfait!

La confirmation en grâce, consacrant les apôtres comme modèles de tous les chrétiens à venir, fut, le jour de Pentecôte, le premier effet de la providence de Jésus sur ses apôtres. Il y en eut d'autres. Sans doute, pour les sacrements, les apôtres n'eurent pas à les instituer. Ils sont des instruments de grâce : Dieu seul, auteur de la grâce, les pouvait instituer. Et, s'il a communiqué cette puissance à Jésus venu pour fonder l'Église, il ne l'a point donnée aux apôtres, envoyés non pour faire quelque autre Église, mais pour planter et pour finir d'achever celle de leur Maître. Jésus a donc *institué* seul les sacrements. En outre, il a voulu *promulguer* lui-même ceux d'entre eux qui seraient d'une plus grande difficulté à être reçus et qui étonneraient davantage notre foi : le baptême, l'eucharistie, l'ordre, la pénitence — il va jusqu'à les annoncer d'avance, il insiste pour faire entendre à Nicodème que le baptême sera une naissance nouvelle, aux Juifs de Capharnaüm que sa chair sera vraiment une nourriture et son sang vraiment un breuvage —; mais il a laissé aux apôtres le soin de promulguer, c'est-à-dire de notifier avec autorité, de rendre obligatoires les autres sacrements, et c'est pourquoi la confirmation ne nous est pleinement signalée que par les Actes des Apôtres (VIII, 17, et XIX, 6), l'extrême-onction par l'épître de saint Jacques (V, 14), la dignité du mariage par l'épître de saint Paul aux Éphésiens (V, 21).

Pas plus que des sacrements différents, les apôtres n'eurent à introduire une foi différente de celle apportée au monde par Jésus, qui d'ailleurs n'était pas venu pour abolir mais pour accomplir la suite des révélations faites au peuple de Dieu. Mais la foi annoncée par Jésus, les apôtres l'ont pénétrée plus que les patriarches et les prophètes qui l'avaient préparée. « Vous pouvez, dit saint Paul aux Ephésiens, reconnaître l'intelligence que j'ai du mystère du Christ, qui en d'autres générations n'a pas été notifié aux enfants des hommes comme il a été maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes dans l'Esprit... Oui, à moi le plus infime de tous les saints fut donnée cette grâce d'annoncer aux nations la richesse insondable du Christ et de mettre en lumière quelle est l'économie du mystère caché dès l'éternité en Dieu, le Créateur de toutes choses » (III, 4 et 8). Ils furent donc chargés de *révéler des vérités nouvelles* qui, loin de heurter et de contredire la foi ancienne, venaient l'expliquer et l'approfondir, mais qui jusqu'alors étaient restées cachées et inouïes.

Ils ont connu l'économie de la loi de grâce comme des maîtres qui auraient à enseigner tous les âges, et la science qu'ils en ont eue ne pourra *jamais être dépassée*, ni même égalée. Sauf dans la ligne de la causalité matérielle, où le contraire est vrai, les principes des choses sont meilleurs que les choses. Abraham qui reçut la Promesse a bien connu la Promesse, Moïse qui reçut la Loi a bien connu la Loi, les apôtres qui reçurent le mystère du Christ ont bien connu le mystère du Christ. C'est une illusion qui fut, au IIe siècle, celle des Montanistes, mais qui périodiquement se reforme dans l'histoire, de reporter sur d'autres que les apôtres la pleine et définitive manifestation de l'Esprit. L'Abbé Joachim, qui était cistercien, la reportait sur saint Benoît; le frère Pierre-

Jean, qui était franciscain, la reportait sur saint François. La Réforme connut d'autres prophètes, et le modernisme a les siens qui annoncent que la foi chrétienne véritable peut s'affranchir de tout rite sacramentel et de toute formule dogmatique. Ici et là c'est toujours la même tentation, mais aujourd'hui le nombre des prophètes va croissant, chacun veut illustrer par l'Évangile le « message » qu'il a mission de « délivrer » au monde. Ce sont là, disait saint Thomas, des vanités. Car Jésus, une fois pour toutes, s'est choisi ses apôtres. « Il leur ouvrit l'esprit pour comprendre les Écritures » (Luc, XXIV, 45). « Je ne vous appelle plus des serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; *mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père* » (Jean, XV, 15). Il leur dit encore : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, que vous n'êtes pas en état maintenant de porter; *mais quand il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière*, car il ne parlera pas de lui-même, mais il redira tout ce qu'il entendra, et il vous fera connaître les choses futures » (Jean, XVI, 12-13). Puis, avant l'Ascension : « Pour vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans l'Esprit saint » (Actes, I, 5). Dix jours après l'Ascension, comme ils étaient au Cénacle, le Saint-Esprit vint sur eux, comme il ne devait plus venir sur personne. L'*avenir* leur fut découvert, — qu'on pense aux vues de l'Apocalypse sur les destinées de l'Église, de l'épître aux Romains sur le sort des Juifs. — Pourtant ce ne fut pas toujours dans le détail des événements contingents. Eux, à qui Jésus avait dit : « Allez, enseignez toutes les nations », ne pouvaient ignorer que l'Évangile dût être annoncé aux Gentils, ou que les observances légales fussent virtuellement périmées; néanmoins Pierre hésite au moment d'agréger à l'Église les premiers païens ou de répudier publiquement

les observances mosaïques. Ils ne pouvaient ignorer non plus que Jésus ferait durer son Église « jusqu'à la consommation du siècle », mais ils ne connaissaient « ni les temps ni les moments que le Père avait fixés dans sa puissance », cette date n'était même pas dans la corbeille des choses que le Fils de l'homme devait annoncer au monde. Mais pour ce qui touche à la *substance* des mystères de la Foi, l'Esprit le leur découvrit pleinement. Il a donc fallu qu'ils connussent la révélation divine, non point, comme nous, par une multitude de concepts humains, mais par une lumière surhumaine illuminant simultanément tout ce que cette révélation contenait de vérités. Cette connaissance de simple regard est plus riche, plus explicite, plus ardente aussi, que celle dont toute l'Église ultérieure jouira jamais jusqu'à la fin des temps, et ils ont eu en outre le privilège d'une assistance miraculeuse qui leur permettait d'en donner une *expression orale ou écrite* si fidèle qu'il faut dire que Dieu même a parlé par leur bouche, que Dieu même est l'auteur responsable des écrits qu'ils nous ont laissés : « Aucune prophétie de l'Écriture ne procède d'une interprétation propre, car ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est portés par l'Esprit saint que les saints hommes de Dieu ont parlé » (II Pierre, 1, 20-21).

La prophétie, sans doute, ne s'éteindra jamais dans l'Église. Mais à quelque sublimité qu'elle atteigne, elle sera désormais toujours dominée et mesurée par la prophétie de Celui qui, pleinement connu du Père et le connaissant pleinement, et qui portant en soi la Source de la lumière apparut dans le temps pour la répandre, par lui-même et par les apôtres qu'il nomma ses amis. De même que la puissance d'un véritable maître soutient, guide, surélève l'effort des disciples, ainsi les prophéties authentiques sont

soutenues, guidées, surélevées par la révélation du Christ et des apôtres. Les prophètes qui s'écartent de cette ligne sont de faux prophètes. Ils pullulent. « Gardez-vous des faux-prophètes » (Mt., VII, 15). La plus pure lumière prophétique est celle dont l'Église, assistée de Dieu, use pour saisir, et pour conserver sans altération, le sens de la vérité révélée. « Le privilège d'inerrance ou d'infaillibilité garanti au magistère de l'Église ne saurait être entendu dans un sens purement négatif et passif, qui représenterait Dieu n'intervenant que pour empêcher une méprise, tout juste à temps. Le magistère de l'Église procède par jugements positifs, qui impliquent une intelligence profonde, un discernement illimité. A elles seules, les formules dans lesquelles l'Église sertit le diamant du Dogme sont des ouvrages merveilleux. Combien plus précieux le jugement qu'elles contiennent! C'est bien là cette forme supérieure de la Prophétie, qui fait de l'Église une prodigieuse contemplative (1). » Elle connaît le dépôt révélé, mais aussi l'état du monde et le mouvement des esprits. Ses plus lucides enfants participent à sa prodigieuse pénétration. A la lumière divine ils lisent et ils jugent les sentiments profonds de leur époque; ils savent diagnostiquer les vrais maux et prescrire les vrais remèdes. Alors que la masse semble frappée de cécité, que les meilleurs mêmes hésitent ou tâtonnent, ils vont au but avec un infaillible et surnaturel instinct. Le recul des siècles manifestera la justesse de leur vision. Un saint Athanase ou un saint Cyrille, un saint Augustin ou un saint Benoît, un Grégoire VII, un François d'Assise, un Dominique, ont vu comme dans une clarté prophétique la marche de la civilisation, l'orientation qu'il fallait donner aux âmes. L'auteur de la *Cité de Dieu*, l'homme qui a

(1) R. P. Clérissac, *Le mystère de l'Église.*

fondé, il y a huit cents ans, la règle toujours vivante des chartreux, celui qui a élucidé dans la *Somme théologique*, trois siècles avant la Réforme, les vérités qui allaient être le plus niées dans les temps nouveaux, Jeanne d'Arc et Catherine de Sienne, voilà les vrais prophètes de l'Église. Ils étaient saints, et il est exact que la prophétie soit distincte, voire séparable de la sainteté, mais elle rentre toujours, lorsqu'elle est authentique, dans le sillage de la révélation apostolique. Prophétie n'est pas non plus synonyme de tumulte et de déchaînement. Jésus fut maître de lui jusque dans ses anathèmes, et il y a des saints, un Bruno, un Thomas d'Aquin, dont la vision prophétique est adorablement calme. On voit donc où demeure le don de prophétie. Il faut le chercher très haut. Beaucoup plus haut, bien sûr, qu'un Joseph de Maistre et qu'un Léon Bloy. Si ces derniers en approchent, c'est quand ils réussissent à crier leur foi avec assez d'intensité pour rencontrer écho en des milliers d'âmes; leur vision pourtant est trop mêlée d'illusions et de paradoxes pour que nous les appelions nos prophètes. Beaucoup plus haut encore que ces génies qui ont eu le naturel pressentiment de la catastrophe prochaine ou de la naissance imminente d'un monde. Car la prophétie est proprement, dans l'ordre de la connaissance, une grâce miraculeuse.

En même temps que maîtres exceptionnels des choses à enseigner, les apôtres furent maîtres exceptionnels des choses à *entreprendre*. Chacun d'eux pouvait faire, dans les régions où il pénétrait, tout ce que Pierre y aurait pu faire : instituer des Églises, consacrer des évêques, gouverner les fidèles, exclure de la communion, etc. Mais c'était là, chez eux, un pouvoir extraordinaire; chez Pierre, c'était un pouvoir régulier : à la manière, dit Cajetan, dont le pouvoir de prêcher appartient à la fois aux évêques en vertu de leur charge, et aux frères-prêcheurs

en vertu d'une délégation papale. Le même pouvoir était donné aux apôtres comme un privilège personnel qui s'éteindrait avec eux (in personis propriis pro *solis* personis propriis, et *non* pro eorum successoribus); et à Pierre comme un privilège personnel qui passerait à ses successeurs (in persona propria, non solum pro seipso sed *pro omnibus successoribus suis*; quod sancti Doctores exprimunt sub aliis verbis dicendo quod data est Petro in persona Ecclesiae). Le pouvoir des apôtres est un pouvoir *délégué* ou *auxiliaire* (on pourrait dire : exécutif); le pouvoir de Pierre est un pouvoir vraiment *vicaire* ou *permanent* (on pourrait dire : préceptif).

Enfin, inconnus des peuples auxquels ils annonçaient une Église sans passé, folie aux Gentils, scandale aux Juifs, les apôtres avaient besoin de *signes* pour accréditer leur mission. Le plus éclatant, celui dont toujours ils se réclament, c'est la résurrection du Sauveur. Elle justifie le discours de Pierre à Jérusalem (Actes, II, 32), ceux de Paul à Antioche de Pisidie (XIII, 30), à Athènes (XVII, 31), à Corinthe (I Cor., XV). Mais, « au nom de Jésus de Nazareth », il leur fut donné de redresser eux-mêmes les boiteux (Actes, III, 6), de guérir les malades, de chasser les démons (V, 12); ils prirent des serpents (XXVIII, 3), ils parlèrent en langues (II, 6). Tout cela leur avait été promis par Jésus : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront les serpents et, s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera pas de mal; ils imposeront les mains aux malades, et ils seront guéris » (Mc., fin). Le pouvoir de faire des miracles — par lesquels la sainteté est non pas constituée mais parfois désignée — ne cessera jamais dans l'Église de Dieu; mais il fut alors donné comme à profusion. Pourquoi? Le commentaire de saint Grégoire le Grand sur les

mots de saint Marc le dit admirablement : « Serait-ce donc, mes frères, que vous qui ne faites point tous ces miracles, vous n'avez aucunement cru? Mais non, c'est au début de l'Église qu'ils furent nécessaires. Pour que la foi pût grandir, elle eut besoin de miracles. Quand nous transplantons des arbustes, nous leur donnons de l'eau jusqu'à ce qu'ils nous paraissent avoir pris vigueur dans la terre; et lorsqu'ils se sont enracinés, nous cessons de les arroser. D'où le mot de Paul : *Les langues sont un signe non pour les croyants, mais pour les incroyants* (I Cor., XIV, 22). »

Tels sont les privilèges des apôtres. Ils étaient confirmés en grâce. Ils connaissaient distinctement, d'un seul regard, la plénitude de la foi; ils annonçaient aux hommes de nouvelles vérités révélées; pour les énoncer de vive voix ou par écrit, ils étaient divinement assistés; ils pouvaient accroître ainsi le trésor de la Tradition et de l'Écriture sainte. Ils fondaient l'Église partout où ils allaient, qu'ils fussent libres ou chargés de chaînes. Ils la confirmaient par de merveilleux miracles. Finalement, ils donnèrent *la preuve du plus grand amour* et scellèrent leur mission par le martyre. « Ils sont ceux, dit la Liturgie, qui, vivant en la chair, ont planté l'Église dans leur sang; ils ont bu le calice du Seigneur, ils sont devenus les amis de Dieu; leur message s'est répandu par le monde, leurs paroles ont été entendues jusqu'aux confins de la terre. » Et aujourd'hui, du haut du ciel, c'est « par la protection continue des bienheureux apôtres que le Seigneur, Pasteur éternel, garde son Église, à l'édification de laquelle ils furent autrefois, par lui, préposés » et pour laquelle ils ne cesseront qu'au dernier jour d'intercéder.

CHARLES JOURNET.

Le Père Lataste

Fondateur des Réhabilitées de Béthanie

(1832-1869)

En 1850, Alcide Lataste, sorti du collège, se préparait à entrer dans l'Administration des Contributions directes; après des stages à Bordeaux, à Privas et à Pau, il fut, en 1856, nommé contrôleur à Nérac. Il semblait que sa vie allait se fixer dans les fonctions publiques, et aussi dans le mariage : pendant son surnumérariat à Privas en 1853, il avait fait la connaissance d'une jeune fille d'excellente famille qui lui plut et dont il songea à faire sa femme, elle-même ayant pour lui un très pur attachement. Mais M. et Mme Lataste refusèrent leur consentement à cette union, peut-être à cause de l'âge de leur fils, qui n'avait que vingt et un ans, et une position encore peu assurée; ils obtinrent même de l'administration que le jeune fonctionnaire fût envoyé à Pau. Alcide s'inclina avec respect devant la volonté de ses parents; avec respect, mais non sans l'espoir, partagé par celle qu'il appelait sa sœur, qu'un jour leur résolution fléchirait.

Deux années passèrent ainsi, et un double deuil, à la fin de la seconde, brisa le cœur du jeune homme : en octobre 1855 il perdit sa sœur religieuse, et un mois après, celle à laquelle il rêvait d'unir sa vie.

« Me voilà seul, écrivait-il à un ami, seul pour longtemps, seul pour toujours peut-être; car plus j'y songe, plus je trouve ma perte irréparable, et ma douleur, bien qu'adoucie par les pensées de la foi, au lieu de s'éteindre, va se fortifiant. »

Deux ans plus tard, en novembre 1857, Alcide Lataste se présentait à Flavigny au noviciat des Dominicains, et le 13 du même mois, il prenait leur habit.

Déception amoureuse, diront certains qui croient facilement qu'on ne se donne à Dieu que lorsque le monde vient à vous manquer. C'est trancher bien vite une très délicate question. La vocation du Père Lataste remontait à son enfance. S'il n'y avait pas répondu tout jeune, ce n'était nullement parce que le monde lui avait offert plus d'attraits que le sacerdoce, mais pour trois raisons successives et connexes : la première, celle de son enfance, était la crainte révérentielle que lui inspiraient la grandeur de Dieu et les obligations de la vie du prêtre; et qu'il en eût, encore enfant, un sentiment si profond, était déjà une grâce précieuse, et bien rare à cet âge. La deuxième, qui se présenta à lui dès ses premières tentations, était sa faiblesse en face des sollicitations du mal : il se prit à redouter des chutes qui, dès lors, lui apparurent comme possibles; sans doute elles ne furent pas réelles en lui, mais la perspective de luttes qui pouvaient n'être pas victorieuses lui fit craindre la déchéance, le scandale et l'impossibilité de se relever. Bien d'autres, avant lui, avaient ressenti cette angoisse, si respectable d'ailleurs. Saint Augustin, en des circonstances, il est vrai, différentes, sous le poids de véritables chaînes qui le liaient au péché, et non plus dans le simple effroi de la tentation et de sa propre fragilité, avait éprouvé un tourment analogue, qui paralysait ses désirs de conversion et de retraite dans la solitude : « Je croyais, disait-il dans ses *Confessions*, que la privation des tendresses d'une femme me rendrait trop malheureux, et je ne pensais pas que la miséricorde du Seigneur eût un remède pour guérir cette faiblesse, parce que je ne l'avais pas éprouvé. » Enfin, plus tard encore, une troisième crainte détourna le jeune homme de suivre les conseils très instants de sa sœur religieuse : « J'avais, a-t-il écrit, un cœur très aimant;

j'éprouvais un immense besoin d'affection, et je croyais alors impossible de le contenter au service de Dieu. »

A examiner ces trois motifs, on n'y trouve pas trace d'attachement positif au monde, ni par conséquent l'origine d'une déception capable de jeter un jeune homme dans le cloître. On y découvre, tout au contraire, une vocation latente, que retardaient et des scrupules respectables et l'ignorance de ce que peut être la grâce de Dieu pour transformer le cœur de l'homme, l'élever au-dessus de lui-même et rassasier sa puissance d'aimer.

Mais, de plus, il faut nous demander comment vivait ce jeune homme dans le monde où il avait d'abord décidé de rester. C'est l'âme même du Père Lataste que nous allons découvrir en répondant à cette question, et nous devons reconnaître que cette âme, déjà, était celle d'un apôtre, sur qui le siècle et ses pompes n'avaient aucune prise. Dès son arrivée à Bordeaux pour son stage dans les bureaux des Contributions, il se mit en relations avec les jeunes gens les plus religieux de la ville en fréquentant le cercle Fénelon, où il avait tous les exemples d'une piété fervente et toutes les facilités pour en pratiquer les exercices. Cela ne lui suffit pas : il voulut être membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul d'une paroisse, et il se fit remarquer par le zèle délicat de sa charité envers les pauvres qu'il visitait. Suivant le mot du Père Lacordaire, il mit sa chasteté sous la sauvegarde de la charité. Lorsqu'il arriva à Nérac comme contrôleur, le 20 mars 1856, il gémit de n'y pas trouver une conférence et s'occupa d'en fonder une : le 7 avril c'était chose faite ; bientôt il trouva les ressources nécessaires pour l'établissement d'un fourneau économique, qu'il fit bénir le 8 décembre. Partout où passait l'ardent jeune homme, il se montrait chrétien non seulement profondément pieux, mais encore apôtre zélé. Pendant son séjour à Privas, puis à Pau, il entreprit l'apostolat des soldats. A Privas, où il s'était fait admettre à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, il enseigna le catéchisme à une cinquantaine de militaires,

les prépara à leur devoir pascal, et eut la joie de les voir prendre part à la communion des hommes.

A Pau, il agit en précurseur des équipes sociales de nos jours : il créa, avec ses confrères de la Conférence, des classes du soir pour les soldats, et ce fut parmi ces jeunes gens une émulation de zèle charitable et d'activité pour le bien des âmes.

Ce n'est pas tout d'agir. Le vrai apôtre n'ignore pas que son action doit être soutenue par la prière, et par une prière aussi continue que possible, qui inspire et dirige toute son activité. Voyons si le jeune Lataste avait compris cette loi de l'apostolat. Nous avons entre les mains un petit cahier de vingt-quatre feuilles cousues, contenant les prières qu'il avait composées pour son usage personnel; or voici ce que nous révèle ce document. Le jeune homme avait consacré chacun des jours de la semaine à une intention spéciale : le dimanche, il priait pour l'Église et toute sa hiérarchie, sans oublier les missionnaires : « Que votre esprit, Seigneur, anime et soutienne tous nos missionnaires » — et pour la France.

« Que la France revienne aux saines doctrines et que le progrès n'y soit pas une décadence. Qu'elle ne fasse plus désormais qu'une famille de frères. Bénissez, sanctifiez, multipliez les familles chrétiennes, convertissez à vous celles qui ne le sont pas. Donnez la pureté à l'enfance, la chasteté à la jeunesse, l'esprit de discernement et de lumière à l'âge mûr, une sage et douce autorité à la vieillesse. »

Et certes, c'est là une prière bien intelligente et nullement banale.

Le lundi, l'intention du jeune homme était réservée à sa famille; le mardi, il priait pour ses amis, le mercredi pour sa chère Société Saint-Vincent-de-Paul et toutes ses Conférences.

« ..... Faites, ô mon Dieu, que notre société se consolide, s'étende et se perpétue avec son esprit primitif de piété, de simplicité et d'union fraternelle, afin que ses œuvres, plei-

nement dégagées des intérêts de la terre, deviennent de plus en plus fécondes pour le Ciel. »

Le jeudi était consacré aux infidèles, aux hérétiques, aux pécheurs. Le vendredi, l'orant le réservait « aux besoins et aux désirs de mon âme ».

« Je viens aujourd'hui en tremblant attirer vos regards sur moi, ô Dieu infiniment puissant et juste, mais aussi infiniment bon et miséricordieux. »

Enfin le samedi était le jour des âmes du purgatoire. — Ce petit eucologe n'est pas daté, mais il a été composé par Alcide Lataste après la mort de sa sœur et de sa fiancée, car il y marque les avoir perdues et prie pour leur repos éternel, et certainement avant son entrée en religion, car il n'y est fait aucune mention de son Ordre (1).

Nous pouvons donc lui assigner la date de 1856, ou celle de 1857 à son début, avant la résolution prise d'entrer chez les Frères Prêcheurs; Alcide avait alors 23 ou 24 ans. Assurément quiconque verrait un jeune homme du monde, et de cet âge, vivre comme il vivait, et saurait qu'il a une prière si fervente et si apostolique, se douterait de sa vocation. Elle existait chez le jeune Lataste, mais arrêtée par une défiance de lui-même que ne compensait pas encore une suffisante confiance en la grâce toute-puissante de Dieu. Or l'équilibre ne fut pas rétabli par la secousse douloureuse que lui causa la perte de celle qu'il appelait « ma sœur bien-aimée ». Deux mois en effet après la mort de la jeune fille, il écrivait à un ami :

« Dans les premiers jours de ma douleur, alors que je ne laissais parler que mon cœur et n'écoutais que lui, je ne

(1) A deux ou trois reprises, on trouve saint François d'Assise, saint Norbert et saint Dominique parmi les saints désignés pour être invoqués le matin. On peut en conclure que déjà Alcide songeait à entrer dans un des trois Ordres Franciscain, Prémontré ou Dominicain, et ce sont en effet ceux dont il étudia les règles.

voyais et ne voulais voir pour moi dans l'avenir que l'une de ces deux alternatives : entrer en religion, me consacrant au service de Dieu; ou bien vivre dans le monde encore, mais en me consacrant au service des pauvres..... Aujourd'hui que la raison commence à reparaître à la surface, je souffre cruellement, parce que je ne me sens ni assez de courage ni assez de caractère pour accepter l'une de ces conditions. Je suis un lâche. Je n'ose me consacrer à Dieu parce que ma faiblesse et les penchants de mon cœur, la gravité des fautes, et presque leur irréparabilité une fois entré dans ce saint état, m'effraient, et je m'arrête. »

A plusieurs années de distance, l'adolescent devenu homme, la même crainte se présente et paralyse la tendance religieuse de l'âme. Certes, il y a excès dans la sévérité du jugement que porte sur lui-même un homme qui a si simplement prouvé dans la suite son courage et sa force de caractère; mais ces lignes nous obligent à reconnaître que l'effondrement brutal de son espoir de bonheur temporel n'a pas suffi à le jeter dans le cloître, puisque, au plus fort de son chagrin, il se déclare incapable de quitter le monde. Ce n'est donc pas une déception, une sorte de désespoir qui, deux ans plus tard, le conduisit à une résolution jugée d'abord, sous le coup qui le frappait, désirable, il est vrai, mais interdite à sa faiblesse, de réalisation impossible.

C'est au contraire lorsque le calme se fut rétabli en son cœur, lorsque la raison reprit son empire sur la sensibilité meurtrie que la lumière se fit en son esprit, peu à peu. Après un séjour dans la famille de celle qu'il pleurait, il se sentit plus fort et meilleur.

« Il est très possible, écrivit-il alors à son frère, je pourrais dire très probable, que je me consacre à Dieu dans la vie religieuse bientôt. Ce n'est pas le désespoir qui m'y pousse : jamais je n'ai été plus calme qu'ici..., et cependant j'ai plus que jamais le désir bien arrêté d'entrer dans quelque Ordre religieux. »

Cette lettre marque un progrès : la résolution se forme;

mais on remarquera le *plus que jamais* : il indique une continuité dans l'aspiration. Toutefois, ce n'était encore qu'un désir, quoique maintenant *bien arrêté*.

C'est dans la prière, dans la réflexion, que pendant près de deux ans il mûrit ce désir de son enfance et de son adolescence; la lutte s'apaisa lentement dans son cœur blessé et inquiet, et elle ne fut jamais sans prière :

« Qui sait, mon Dieu, ce que vous voulez de moi? Vous m'avez jusqu'à ce jour tant donné de joies et de douleurs; vous m'avez si souvent souri, au milieu même de mes chutes; vous m'avez si souvent frappé, au moment même où j'étais le plus à vous! Vous avez permis que je sois tant aimé de plusieurs (moi qui avais tant besoin d'affection), tant aimé d'elle surtout! Et vous avez rappelé auprès de vous, en quelques années, tant de cœurs que j'aimais! Oh! vraiment, vos desseins nous sont impénétrables. Que voulez-vous de moi, mon Dieu? Parlez, votre serviteur écoute; parlez et donnez-moi la force, comme j'en ai le désir, d'accomplir tout ce que vous m'inspirerez, et de ne faire que ce que vous voudrez.

A ces supplications, Alcide Lataste joignit des réflexions approfondies, et, comme décidément il penchait pour la vie religieuse, l'étude très sérieuse des règles, des constitutions, de l'esprit des différents Ordres, tout en continuant ses œuvres de charité et de dévouement. Ainsi éclairé, il se décida pour les Dominicains, et qui s'en étonnera, connaissant son âme d'apôtre? Afin de s'engager avec toute la prudence, il suivit le conseil qui lui fut donné et alla faire au couvent des Frères Prêcheurs de Bordeaux une retraite de quelques jours. Le résultat en fut décisif; alors les hésitations tombèrent : « quasi infusa luce securitatis, omnes dubietatis tenebrae diffugerunt (1) ». C'est que « la charité du Christ l'avait

(1) Comme si une lumière et une sécurité s'étaient répandues en mon âme, toutes les ténèbres du doute s'évanouirent (Saint Augustin, *Confessions*).

blessé », lui aussi et depuis longtemps. Ce n'est pas qu'il ne se fût posé une dernière fois les objections qui jusqu'alors avaient empêché d'aboutir ses aspirations saintes. Toutes, au contraire, il les évoqua devant sa conscience et les examina sans rien se cacher de leur force. — Le cœur trop aimant? Dieu suffira à l'emplir. — Renoncer à ma liberté? Mais ce sera entre les mains de Dieu, que j'aime par-dessus tout et que je veux servir uniquement. — Les aises de la vie? Quand on aime, aucun sacrifice n'est trop dur. — Le bien que l'on peut faire en restant dans le monde? On en fait davantage par le sacerdoce et une vie pénitente. — Est-il prudent de quitter une place assurée? Dieu m'appelle, et il saura bien me dédommager de ce que j'aurai perdu. — Mais je ne sais ni méditer, ni contempler, ni chanter, ni parler. Que fera-t-on de moi? — On fera de moi ce que l'on voudra : je ne tiens ni à méditer, ni à contempler, ni à chanter, ni à parler, je ne tiens qu'à faire la volonté de Dieu...

Par ces notes de retraite, que je résume, on peut juger du chemin que la grâce avait fait parcourir à cette âme de bonne volonté. L'exercice assidu de la charité, l'habitude de la prière, l'avaient grandie, purifiée, affermie. Elle était prête, enfin. La force de Dieu s'était emparée d'elle et l'avait transformée. Sous l'influence des exercices spirituels auxquels il se livrait, le retraitant comprit ce qu'il n'avait pas encore vu avec cette clarté, c'est que Dieu peut satisfaire pleinement toutes les aspirations élevées du cœur et de l'esprit de l'homme qui se donne à lui, et que les dons surnaturels ne détruisent pas les dons la nature, mais leur procurent leur plein épanouissement. Il eut enfin confiance en ce Dieu qui se révélait à son cœur comme infiniment fort et riche par son amour : il l'aima, et s'en remit à lui de tout et pour toujours.

Et il arriva ceci, c'est qu'en effet ce cœur si affectueux et si aimant ne perdit rien de ses qualités, mais que, du jour où il fut tout à Dieu, il s'élargit à la mesure de la charité divine qui régnait en lui, jusqu'à partager

la miséricorde et la tendre compassion du Bon Pasteur pour les brebis égarées de son troupeau : l'œuvre admirable qu'il fonda, c'est bien dans son cœur ainsi transformé et agrandi qu'en naquit l'idée : c'est le cas de répéter que les grandes pensées viennent du cœur; toute l'histoire de Béthanie en est une preuve.

∴

La décision d'Alcide Lataste de quitter le monde semble avoir été définitive en septembre 1857, ainsi que l'indique un acte du 11 septembre que je citerai plus loin. Il ne se présenta toutefois au noviciat de Flavigny que le 4 novembre de cette année, et recut l'habit des Frères Prêcheurs dix jours plus tard, après la retraite d'usage, avec le nom de Frère Jean-Joseph (1). Il avait 25 ans et deux mois; il y avait deux ans que, le 17 novembre, était morte la jeune fille qu'il avait espéré épouser. Le novice apportait à la vie religieuse une âme mûrie par l'épreuve et par la prière. Ce que serait dans le cloître sa vie spirituelle, son passé de jeune homme chrétien pouvait en donner une idée : c'est la piété, une piété tendre et forte, poussée jusqu'au don total de soi, qui en fut la dominante. Piété d'abord envers la Sainte Vierge, qu'il n'avait jamais cessé, même aux heures moins bonnes de sa vie, d'invoquer avec une confiance filiale; le jour de sa confirmation au petit séminaire de Bordeaux, il avait pris comme nom de confirmé celui de Marie, et avait toujours été fidèle à prier sa Mère du ciel, à recourir à sa protection. Nous avons sous les yeux les notes que le Frère

(1) Plus que jamais, à ce moment, le jeune homme reconnaissait ce qu'il devait à la Société Saint-Vincent de Paul; aussi eût-il aimé recevoir le nom de Marie-Vincent. Voici ce qu'il écrivait le 8 novembre 1857 de Flavigny, quelques jours avant sa prise d'habit : « J'aime la Société Saint-Vincent de Paul comme un fils aime sa mère; comme on aime l'ami qui vous a tendu la main au moment du danger et vous a évité une chute, et peut-être votre perte. »

Lataste prit pendant les retraites de ses années de noviciat et d'études, retraites annuelles avec la communauté, retraites d'ordination. Elles révèlent une ferveur qui n'exclut pas la prudence; ce qui en ressort, c'est une volonté constante de donation totale à Jésus par Marie : aussi à sa profession solennelle, qui eut lieu le 10 mai 1862 à Saint-Maximin, le Frère ajouta à son nom celui de Marie, et signa désormais frère Marie-Jean-Joseph Lataste.

Enfin le Père Lataste eut une ardente dévotion à saint Joseph. Disons tout de suite ici, puisque nous traitons de la vie spirituelle de ce grand religieux, jusqu'où il poussa la ferveur de sa confiance en ce saint. Lorsqu'il fut prêtre, il remarqua avec étonnement que la fête du 19 mars n'avait pas de messe propre et que le nom du saint n'était pas au Canon. Plus tard, le 19 mars 1866, alors qu'il s'inquiétait de la fondation de son œuvre, et qu'il la désirait prochaine, il fit vœu de demander au Saint-Père l'octroi de cette double faveur liturgique si, avant deux ans, il avait pu fonder Béthanie. Or la maison de Frasne ouvrit le 14 août de cette même année, six mois après la promesse. Le Père Lataste s'exécuta, en ajoutant une troisième demande aux deux premières. On le sut dans des circonstances singulières. Le 3 août 1868, le Révérendissime Père Jandel, Maître Général de l'Ordre, vint visiter à Frasne-le-Château la maison de Béthanie, qui avait à peine deux ans d'existence, et qui comptait une douzaine de religieuses novices ou professes. Au cours du repas auquel le Père Lataste, très fatigué déjà, ne put assister, on parla de la santé du fondateur et de ses chances de guérison. « Le Père Lataste mourra », interrompit le Révérendissime Père. « Oui, il mourra, car voici ce qu'il a fait. Un jour, je reçus de lui une lettre à l'adresse du Saint-Père; je la présentai à Sa Sainteté, qui la lut aussitôt en ma présence et laissa échapper cette exclamation : « *Ah! Ah! le bon* « *saint religieux! Il sera bientôt exaucé.* » — Puis, continuant sa lecture : « *Oh! ceci est bien difficile.* » — Je désirai savoir de quoi il s'agissait; le Pape me dit : « *Ce bon reli-*

« *gieux, le Père Lataste, fait le sacrifice de sa vie pour obte-* « *nir que saint Joseph soit déclaré Patron de l'Église et que* « *son nom soit inséré au Canon de la Messe. Ceci est bien* « *difficile; mais avant peu saint Joseph sera donné pour* « *Patron à l'Église. Le Père Lataste sera bientôt exaucé.* « *Mais il pose pour condition que saint Joseph se charge de* « *son œuvre des Réhabilitées, et qu'il supplée à l'appui* « *humain qui lui manque. Il sera bientôt exaucé. Nous* « *avons reçu,* ajoutait le Pape en souriant, *plus de cinq* « *cents lettres nous demandant de déclarer saint Joseph pro-* « *tecteur de l'Église : mais le Père Lataste seul a offert sa* « *vie.* » — J'ai donc raison de dire, conclut le Père Jandel, que le Père Lataste mourra. »

Certains s'étonneront peut-être de la grandeur du sacrifice pour un objet si peu éclatant, d'apparence si médiocre. Une vie qui s'offre pour une autre vie, ou pour le salut d'une âme, passe encore; mais pour une fête de plus en l'honneur d'un saint déjà célébré! — Nous savons, par la réponse du Maître Général à qui avait été adressée la lettre au pape, la date de celle-ci : 10 mai 1868. La réponse du Père Jandel est du 6 juin, et ne fait mention que de la messe propre de saint Joseph et de l'insertion de son nom au canon de la Messe; il n'a du reste pas encore présenté la supplique au Souverain Pontife, et, ne l'ayant certainement pas lue, il se peut qu'il ignore l'étendue du sacrifice offert par son religieux. Quoi qu'il en soit de ce détail, il suffit de se rappeler l'angoisse ressentie à cette époque par le monde catholique sur le sort prochain du Saint-Père, menacé dans son indépendance de souverain par le jeune royaume d'Italie, pour comprendre la portée du geste généreux que faisait le Père Lataste : c'était comme une supplication adressée au protecteur de la Sainte Famille de prendre la défense de l'Église et de son chef, son patronage sur la famille de Jésus-Christ solennellement déclaré, comme il le fut en effet par Pie IX le 8 décembre 1870.

Peut-être aussi le Père sentait-il sa santé ébranlée et sa

vie déjà atteinte par la maladie de poitrine qui l'emporta moins d'un an après sa demande au Pape; et alors, voyant combien peu d'appuis humains avait son œuvre, puisque ni l'archevêque de Besançon ni son Ordre ne consentaient à en assumer la charge et la responsabilité, voulut-il confier le soin de ses chères Réhabilitées à celui qu'il appelait « notre pourvoyeur, notre grand intendant », et eut-il l'idée d'offrir sa vie chancelante à la gloire du protecteur de la Sainte Famille, pour attirer sa faveur sur ses filles bientôt orphelines.

Ce ne sont là que des suppositions, mais vraisemblables. Le fait est que la prédiction du Père Jandel se réalisa, et que son religieux mourut sept mois plus tard. — Et puis, laissons les âmes à leur instinct de générosité, respectons leurs secrets. Savons-nous bien, dans le domaine spirituel, ce qui est grand et ce qui est petit? Je crois que tout est grand qui se fait grandement. Ce que nous connaissons du fondateur de Béthanie nous est garant qu'il agit, en cette circonstance, avec sa réflexion coutumière; qu'il pesa son sacrifice, et que, s'il décida de l'offrir, ce fut comme la suite de cette donation de tout lui-même qu'il avait faite au commencement de sa vie religieuse et qu'il n'avait jamais reprise; mais il y ajouta une intention précise, parce qu'il était père, alors, et que, devant manquer bientôt à ses enfants, il tenait à leur assurer un protecteur céleste, et le choisissait dans l'élan de son affection paternelle, dans l'ardeur de sa foi et d'une dévotion dont il voyait, lui, le sens et la portée. Comment d'ailleurs juger de ces choses, sinon du point de vue de la foi?

C'est la piété, avons-nous vu, qui fut la dominante de la vie spirituelle du Père Lataste : piété tendre, nous venons de le montrer. Mais aussi piété forte et active, dont le caractère fut une volonté constante de donation de soi, donation totale, poussée jusqu'au dépouillement absolu. Dès 1853, semble-t-il, pendant son séjour à Privas, il prononça le vœu dit héroïque, recommandé par

un Théatin, le Père Gaspard Oliden, et qui consiste à faire abandon en faveur des âmes du purgatoire de toutes les indulgences qui leur sont applicables; il y joignit le vœu d'Esclavage de Jésus en Marie suivant la formule du Bienheureux Grignion de Montfort.

J'ai sous les yeux un petit cahier de six feuilles, qui atteste cette même passion sainte de se donner sans réserve. Il est daté de Nérac, 11 septembre 1857, et probablement nous révèle le jour de la résolution irrévocable d'entrée en religion qui eut son effet deux mois plus tard. En voici le titre, avec l'énumération des objets de ce renoncement.

« *Acte de renonciation à la vie.* — O Jésus, fils du Dieu vivant, Dieu fait homme qui par amour pour les hommes avez voulu vous dépouiller de la splendeur de votre gloire, revêtir notre misérable chair, vous charger du poids de nos iniquités, vivre au milieu de nous, souffrir et mourir sur la croix.

« A mon tour, par amour pour vous, ô bon Maître, ô divin modèle, librement, spontanément, volontairement, d'un esprit calme et d'un cœur joyeux, je renonce aujourd'hui à jamais au monde; à sa gloire, vaine fumée; à ses honneurs, jouets futiles; à ses plaisirs, même permis; à ses joies, même pures; à ses affections, même chastes et légitimes.

« Je renonce aujourd'hui et à jamais à l'usage de tous mes sens (1), en expiation des fautes sans nombre auxquelles ils m'ont entraîné.

« Je renonce à ma place (2), à la position que j'occupe dans le monde, bien que ce soit à peu près ma seule fortune sur la terre.

« Je renonce à tout ce que je possède, si peu que ce soit, comme à tout ce que je puis avoir, ne voulant m'attacher désormais qu'à une seule richesse et n'ayant plus qu'une ambition : suivre nu votre croix nue.

« Je renonce aujourd'hui, absolument, entièrement et pour

(1) C'est-à-dire à leur usage indépendant de l'obéissance.

(2) Alcide Lataste, passant outre à des conseils de prudence, donna sa démission de contrôleur en entrant au Noviciat.

toujours, à ma raison (1), à ma mémoire, à mon imagination, à ma liberté, à ma volonté, à toutes mes facultés, à tous mes désirs, à toutes mes espérances terrestres, à tout moi-même.

« Je renonce à ma santé, si tel est votre bon plaisir, et ne désire d'en conserver que ce qui m'est nécessaire pour vous servir utilement; je renonce à ma vie, disposé à vous la rendre quand vous le voudrez, et jusque-là à vous la consacrer tout entière.

« Je renonce aujourd'hui et à jamais, en tout, à tout et à tous, même à mes parents et à mes amis, ne cessant de les chérir en vous, mais ne les aimant plus qu'en vous, pour vous, en vue de vous, et qui que ce soit, incomparablement moins que vous!

« J'agrée d'avance et de grand cœur tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer : souffrances physiques ou morales, peines de corps ou d'esprit, je veux tout recevoir de votre main.

« Je suis résolu, avec le secours de votre sainte grâce, à vous suivre toujours, ô Jésus; et qui pourra jamais me séparer de votre amour?

« Quoi qu'il arrive, je suis à vous, à vous seul, tout à vous, toujours à vous, ô mon Jésus, ô mon Sauveur, ô mon ami, ô mon frère, ô mon époux, ô mon père, ô mon juge, ô mon Roi, ô mon Dieu, pour le temps et pour l'éternité!

« O Marie, mon avocate et mon refuge, mon secours, ma force, mon soutien, mon espérance, ma joie, ma douceur et ma vie, mon tout après Dieu, ô Marie, protégez-moi, bénissez-moi, portez-moi dans vos bras puissants, faites-moi toujours sentir que vous êtes ma mère.

« O saints et saintes du Paradis, soyez les témoins de cette pleine et entière donation de tout moi-même. Soyez les témoins de ce contrat; ah! puissé-je le signer un jour de mon sang. »

On remarquera cette dernière phrase. Le Père Lataste

(1) Il se trouvera sans doute des gardiens de la raison humaine et de la liberté pour s'étonner et se scandaliser de semblable renonciation. Nous ne leur répondrons qu'une chose : c'est que le jeune Lataste renonçait à sa raison pour la livrer à Dieu, qui en est l'auteur, et que dès lors il ne l'aliénait ni ne la perdait en la consacrant à la Vérité première, qui en est l'objet et peut seule en satisfaire toutes les exigences.

ne craignait pas le martyre; il semble même qu'il l'ait désiré. Ce qui est certain, c'est qu'en renonçant à la vie, il acceptait à l'avance le genre de mort que lui destinait la Providence.

Nous retrouvons cette même volonté de se donner dans une petite feuille écrite au jour de sa profession solennelle :

« Seigneur bien-aimé Jésus, en ce jour de ma profession solennelle, je me donne tout à vous, corps et âme, et vous aussi vous allez vous donner tout à moi. Je vais donc pouvoir user de tous vos biens comme de mes biens propres dans la mesure de votre bonté pour moi, qui est infinie, et selon les desseins secrets de votre infinie Sagesse. »

Et alors commence l'énumération de toutes les grâces qu'il désire pour les autres : personne n'y est oublié de ceux qu'il aime. Il termine en demandant « une dévotion ardente, profonde, constante envers vous, ô mon Jésus, et Marie et Joseph, pour tous les miens et pour moi ».

Ce même 10 mai 1862, jour de sa profession solennelle, le Frère Jean-Joseph écrivait ses résolutions de retraite. Il les résume en trois points :

« 1° N'avoir jamais que Jésus seul pour but et pour centre de toute ma vie, de toutes mes pensées, de toutes mes affections, de toutes mes œuvres; et n'ambitionner jamais d'autre récompense ni d'autre bien que lui seul.

« 2° Avoir sans cesse l'oreille de mon cœur attentive à ses moindres inspirations, afin de me conformer en toutes choses à ses moindres volontés et à ses moindres désirs (1).

(1) Plus tard, revenu à Flavigny comme Maître des novices, le Père Lataste compléta cette résolution et y ajouta une note prudentielle (octobre 1866) : « Je veux avoir l'oreille du cœur toujours « tendue pour écouter, pour comprendre, pour deviner l'adorable « volonté de Dieu dans ses moindres manifestations en mon âme, « et correspondre toujours avec promptitude, avec reconnaissance, « avec joie, avec amour, à toutes ces invitations, à tous ces appels « de la grâce, si petits qu'ils soient, si durs et difficiles qu'ils me « paraissent, pourvu toutefois qu'ils me soient clairs et mani- « festes. »

« 3° Et dès que sa volonté me sera connue, marcher aussitôt, sans empressement, avec douceur, mais aussi avec fermeté et constance, vers son parfait accomplissement. »

De ces manifestations de piété, il ressort, chez le P. Lataste, une volonté très généreuse de se donner sans réserve et d'appartenir tout entier au Dieu qui l'avait appelé dès son enfance, et dont l'amour triomphait de toutes les hésitations passées. La ligne qu'il s'était tracée avant son entrée dans la vie religieuse, en septembre 1857, le Père Lataste la garda avec une constance admirable, une ferveur qui ne se démentit jamais.

Les sentiments dans lesquels le jeune Lataste aborda la vie religieuse étaient donc bien ceux de son enfance et de sa première jeunesse; il leur resta fidèle jusque dans les bras de la mort. Il n'y eut, dans les suites du deuil qui le frappa au cœur, ni amère déception, ni dégoût du monde précédemment aimé, ni recherche désespérée, dans une autre direction, du bonheur soudainement brisé; il y eut révélation de la fragilité de ce bonheur, et du coup, réveil lent des impressions religieuses d'autrefois, illumination progressive de la conscience, résolution mûrie dans la douleur, certes, mais dans une douleur apaisée et soumise à la raison. Nous verrons par la suite à quel point fut surnaturelle en son origine une vocation qui éleva si haut l'âme qui en était l'objet, et combien profondes, c'est-à-dire anciennes, en étaient les racines. Ce que l'homme voulut un jour, c'était ce que l'enfant avait désiré et redouté : il y eut dans cette vie de l'unité, et c'est Dieu qui en fut l'auteur.

Au mois de juillet 1869, le P. Lataste était à Frasne-le-Château, en Haute-Saône, dans la maison de Béthanie établie là depuis trois ans. A la suite d'un refroidissement, il fut atteint de la maladie de poitrine qui devait l'emporter; en octobre, une amélioration fit concevoir quelque espoir de guérison, mais le 27 novembre, une rechute grave se produisit. Le malade ne devait plus connaître de répit que le jour de Noël, où il eut encore la force de dire

la messe de minuit — il annonça que c'était sa dernière messe, — et le matin, de recevoir à l'habit, sous le nom de Petite-Sœur Noël, une libérée de Cadillac, arrivée à Béthanie le 24 juin de l'année précédente. A partir de cette date, il ne fut plus qu'un malade luttant contre la mort; en lui présentant leurs vœux le 31 décembre, ses filles savaient que, sinon par miracle, il ne verrait pas beaucoup de semaines de l'année qui allait s'ouvrir.

*
* *

Il était prêt. Assurément, depuis douze ans, la vie spirituelle du Père s'était modifiée : les grâces de la vie religieuse, celles du sacerdoce, celles du ministère apostolique, les unes s'ajoutant aux autres, en avaient au cours des années transformé le mouvement en lui donnant plus d'ampleur, sans toutefois le détourner de son point de départ. L'âme de l'apôtre devenu prêtre rend le même son qu'au temps de la jeunesse, mais plus puissant, plus pénétrant.

C'est qu'au contact des âmes, l'esprit apostolique s'était développé en lui, et était devenu l'animateur et le soutien de sa vie spirituelle; sa piété, moins minutieuse qu'autrefois, moins détaillante pour ainsi dire, s'était élargie à mesure que sa famille spirituelle s'accroissait. Mais il gémissait parfois de ne pas la sentir plus ardente; c'est dans une de ces heures d'aridité qu'il écrivait :

« Devrions-nous marcher les yeux fermés et au milieu des ténèbres, sans lueur ni douceur aucune, il nous faut aller au Ciel quand même, et entraîner après nous le plus d'âmes possible. Ce sont là de bons appuis, je le sens tous les jours, et je sens que je serais bien plus mauvais encore, si je n'avais pas là pour me soutenir devant Dieu ces chères âmes auxquelles appartient ma vie, et toutes celles à qui Dieu m'envoie et qu'il m'envoie » (9 mai 1867).

C'est probablement aussi en un de ces jours de douloureuse aridité qu'il jeta sur le papier, comme un cri de

détresse et d'amour, l'admirable prière que voici ; Son Eminence le Cardinal Binet, archevêque de Besançon, a bien voulu la doter de 200 jours d'indulgence le 8 décembre 1929 :

« O mon Jésus, que je vous aime ! — Donnez-vous à moi et donnez-moi à vous ! — Identifiez-moi à vous : que ma volonté soit la vôtre ! Incorporez-moi à vous, que je ne vive qu'en vous et pour vous ! — Que je dépense pour vous tout ce que j'ai reçu de vous, sans en rien garder pour moi-même ! — Que je meure à tout pour vous ! — Que je vous gagne des âmes ! Des âmes, ô mon Jésus, des âmes ! »

Des âmes à sauver, c'était tout le désir de cet homme dont les jours étaient comptés, mais qui voulait les avoir pleins. Pour les âmes, pour les pécheurs, l'ardent apôtre eût consenti à devenir anathème, à se vendre pour leur salut :

« O Jésus, que je vous aime comme les Saints ! Que je sois votre saint ! Que je sois votre âme vendue ! Tant de gens du monde se font les âmes vendues d'autres hommes ! Moi, je veux devenir celle de Notre Seigneur » (2 décembre 1867).

En une circonstance où il semblait qu'il eût poussé trop loin la bonté envers un homme sur qui pesaient d'assez graves soupçons, il répondit :

« S'il y a une âme à sauver, je n'en veux pas perdre l'occasion ; s'abstenir est plus facile, mais ce serait, je crois, moins parfait » (1er octobre 1866).

Ces quelques mots révèlent le procédé apostolique, à la fois très rationnel et très surnaturel, du P. Lataste : il se mettait toujours, en toute rencontre de ses semblables, en présence d'une âme, c'était elle qu'il voyait d'abord ; l'enveloppe, l'extérieur, les manières pouvaient le rebuter, l'engager à passer ; mais non, il s'arrêtait et regardait l'âme, le bien qu'il pouvait lui faire. Un de ses novices de Flavigny avait retenu de lui ce conseil qui était souvent sur ses lèvres : Ne regardez pas seulement, dans les choses, les personnes et les événements, ce qui se voit, mais sur-

tout ce qui ne se voit pas. — Règle très sage, et qu'il pra tiquait : elle met l'âme dans la disposition la meilleur pour recevoir le bienfait du don d'intelligence, et lir dans les choses et dans les hommes le secret du gouverne ment divin, de sa douceur et de sa force.

Lorsque le Père Lataste eut fondé Béthanie, son œuvr enflamma son zèle apostolique, et excita en lui un plu ardent désir du salut des âmes; il l'exprime en terme émouvants dans une lettre datée d'Auberive, 11 octo bre 1866 :

« J'ai visité les ateliers des détenues de la Maison Centrale Cette visite m'a fait peine et m'a animé à me dévouer d plus en plus à notre œuvre. Pauvres âmes! Si nous pouvion aider à en sauver plusieurs! Et moi qui ne me souviens pa d'avoir eu jamais sérieusement des pensées d'ambition, même dans le monde, — à l'église, devant le Saint Sacrement, dè qu'elles étaient agenouillées et chantaient, je me suis sent tout à coup naître une ambition au cœur. Il m'est venu cett pensée : Je serais bien heureux de recevoir quelque jour l rôle et le ministère *d'apôtre des prisons*, prisons d'hommes e prisons de femmes. Les riches et les heureux du siècle qu se perdent inspirent moins de pitié en un sens, parce qu'ils ont une sorte de compensation en ce monde et que souvent au milieu de leurs délices, ils font fi du ciel ; mais qu'il es triste de voir de pauvres âmes courir, s'épuiser à la poursuit du bonheur, ne rencontrer sur la terre que déception tromperies, hontes, souffrances, mépris, et de songer qu peut-être un jour elles auront encore l'enfer pour leur par tage.

« Oh! Inculquez bien ces sentiments et cet amour des âme au cœur de nos chères Sœurs. Et ce qui doit nous affliger plus encore dans la perte de ces âmes, c'est l'ingratitud dont Notre-Seigneur est ainsi payé, lui qui nous a tan aimés. Oh! qui nous donnera de lui gagner beaucoup d'âmes et d'étancher ainsi cette soif dont il se plaignait au Calvaire! »

S'il est vrai que le désir sincère des vertus que l'on n'a pas encore et du bien que l'on ne peut pas faire en donn le mérite devant Dieu, assurément le P. Lataste, le temps

lui ayant manqué pour réaliser son ambition, a cependant reçu ici-bas toutes les grâces nécessaires à un apôtre des prisons, et au Ciel, il en possède la couronne et la gloire spéciale. Que le nom lui en demeure donc devant les hommes, puisqu'il en a rêvé le rôle et la fonction.

On dit d'une mère profondément chrétienne qu'elle donne la foi à ses enfants avec son lait : ce fut le cas pour Mme Lataste; son fils avait reçu au baptême, et elle sut faire grandir en lui, le don d'une foi lumineuse; vraiment il voyait Dieu de l'œil de son intelligence, parce que, comme il le disait, en tout et en tous il regardait surtout ce que ne voient pas les yeux du corps. Il en résultait chez lui une confiance dont sa donation de 1857 fut l'effet, et qui, avons-nous dit, ne se démentit jamais. Elle fut mise à l'épreuve cependant, mais non seulement elle ne fléchit pas, elle fut le roc sur lequel s'appuyèrent ses premières filles aux heures de doute. « C'est Dieu qui nous conduit, rien ne nous manquera », — avait-il l'habitude de dire avec le Psalmiste, et d'écrire en tête de ses lettres; ou encore à la fin : « Je vous bénis au nom de Celui qui ne faiblit. » Il était arrivé à communiquer à la Mère Henri-Dominique, d'âme facilement inquiète, la fermeté que lui assurait cette confiance en Dieu :

« Puisque vous êtes bien convaincue maintenant, lui écrivait-il un jour, que Dieu fera nos affaires, et toute résolue à accepter ses volontés non seulement avec résignation, mais avec joie, bien assurée qu'il fait tout pour le mieux, je vais vous dire une chose. Mais recueillez-vous et pénétrez-vous bien de ceci : qu'il ne peut rien nous arriver de meilleur que de le voir se mêler de nos affaires, et que ce qui nous semble, *à nous*, préférable, est souvent le pire, tant nous avons la vue courte et obscure, et que ce qui nous semble un malheur, venu par lui, est une véritable fortune; je suis pénétré de cette vérité comme de la lumière du jour elle-même, bien que ma nature veuille essayer de regimber par moments et de se récrier ». (10 août 1867.)

Le fait qu'il annonçait à la Mère, c'était le refus du Père Provincial de lui accorder trois mois de séjour continu à Béthanie du 18 août au 21 novembre. — Un effet immédiat de cette absolue confiance en Dieu qu'avait le Père Lataste était de se compter pour rien, ce qui le rendait parfaitement désintéressé, détaché de tout et de lui-même à un degré très rare, occupé seulement des intérêts de Jésus-Christ. Son œuvre n'était pas sienne, elle était l'œuvre de Dieu, lui en était un humble ouvrier, qu'un autre remplacerait un jour. A l'occasion du léger conflit qui s'était élevé entre les fondateurs au mois d'août 1866, il écrivit à la Mère Henri-Dominique :

« ..... Il en sera ce que le bon Dieu voudra, et je suis prêt à me retirer et à céder ma place à un autre, si le temps est venu. Je n'ai pas travaillé pour moi, mais pour Dieu. Je serais trop heureux de l'avoir servi sans aucune consolation : j'attends une meilleure récompense » (22 août 1866).

Ces paroles avaient désolé la pauvre Mère, qui supplia le fondateur de n'avoir jamais semblable pensée. Et il lui répondit :

« Grâces à Dieu, je me sens bien attaché à Dieu et à lui seul ; je me sens résolu, pourvu qu'il me reste, à me passer de tout et à renoncer à tout. Il ne le veut pas encore : j'en suis heureux et je l'en bénis... Pour être bien unis, il nous faut avoir Dieu pour trait d'union, et rien autre chose entre nous. Il faut nous oublier nous-mêmes pour ne voir que Dieu, et ainsi fondus en lui, il ne se peut que nous ne soyons fortement unis... » (29 août 1866).

Ne voir que Dieu, c'est le mot d'ordre de la foi, ce fut celui du Père Lataste, toute sa vie ; l'heure approchait où il devrait se le rappeler en présence de la mort. Le mal dont le Père souffrait depuis des mois faisait des progrès rapides, des crises terribles ne permettaient plus de douter que la fin approchât. Le 23 février, le Père aumônier proposa l'Extrême-Onction au malade. C'est peut-être trop tôt, répondit-il. — Mais, se reprenant tout de suite,

il accepta et reçut avec piété le sacrement. Il avait l'habitude de dire : « Une âme vraiment humble se croit toujours en tort en face d'un blâme » ; il sut mettre en pratique le conseil qu'il donnait aux autres, et soumettre son jugement à un avis pénible à la nature. Car il arrivait que l'espoir d'une vie longue le reprenait; il l'exprima un jour à un jeune religieux dont il avait été le Père Maître à Flavigny, et que le Père Provincial lui avait envoyé pour le soigner ; mais le Frère, qui connaissait sa force d'âme, le tourna doucement à adorer la volonté de Dieu et à n'avoir aucun désir naturel. Envisageant alors la fin sans effroi, le Père se trouva, aussitôt et comme en vertu d'une longue habitude de son âme, abandonné sans réserve à la volonté divine; il correspondit « avec promptitude, avec reconnaissance, avec joie, avec amour, à cette invitation, si dure et si difficile qu'elle lui parût (1) », fidèle jusque dans la mort aux résolutions de sa profession religieuse. « Enfin je vais mourir, quel bonheur! », disait-il; et dès lors, ajoute la relation des derniers jours du mourant, tous les désirs, tous les sentiments du Père Lataste se tournèrent vers le Ciel. — « Ne désirez jamais, disait-il souvent, ce que vous n'avez pas, mais réjouissez-vous toujours de ce que Dieu vous donne, quoi que ce soit, comme étant le meilleur pour vous. » Si je cite ici des conseils spirituels du Père Maître des novices, du directeur, du fondateur, c'est parce qu'il les a sanctionnés par la pratique à l'heure où y obéir demande le plus de force d'âme. Leur prix se trouve accru du fait que la mort a éprouvé la sincérité du conseiller et l'efficacité du conseil au moment suprême. Le Père Lataste ne cessa plus de voir dans son départ pour le Ciel ce qui était le meilleur pour lui et pour son œuvre : « Mon œuvre! Ce n'est pas la mienne, c'est l'œuvre de Dieu, il en prendra soin. Je n'étais que l'instrument; c'est lui qui agissait, et je ne

(1) Termes de sa résolution d'octobre 1866, renouvelée de sa profession.

lui suis pas nécessaire. » Et il demandait à ses Frères de l'aider à repousser le désir de vivre qui, malgré lui, lui revenait souvent : « Priez le bon Dieu, disait-il, de consumer en moi ce qui me reste d'humain. »

Alors s'épanouit en cette âme, déjà délivrée par ses désirs surnaturels, la maturité de sa vie spirituelle; alors elle cueillit le fruit auquel conduit la voie qu'elle avait choisie et suivie sous l'inspiration de la grâce divine. Les témoins de cette mort édifiante ont conservé les paroles, sorte d'effusion spirituelle, par lesquelles le mourant, qui ne cessait de parler de Dieu, leur révéla, cinq jours avant sa fin, les effets suprêmes de la grâce en lui.

« Autrefois j'avais pour la Sainte Vierge une dévotion très filiale; je remettais entre ses mains, pour qu'elle en fît l'application selon sa sagesse, sa prédilection, tous les mérites que la grâce de Dieu, mes actes de piété et ma vie religieuse, par son obéissance et sa charité, pouvaient me faire acquérir. Peu à peu, cette dévotion fut dominée par une autre plus féconde. Pendant tout mon noviciat et une partie des années de ministère que Dieu m'a données, l'amour de Notre-Seigneur alimenta son âme et la remplit. Maintenant tout s'efface devant une pensée unique, qui absorbe mon âme et s'impose à elle avec force : la pensée de Dieu, de Dieu seul. Je le vois, je le sens dans mon âme, d'une manière un peu confuse, il est vrai; mais je le sens avec une inébranlable et brûlante certitude. Aussi, mon âme se porte vers lui, sans cesse, par un acte d'amour continu, un peu vague et un peu sourd, mais plus fort que soi-même. Il se fait en moi une adoration perpétuelle de Dieu, par un acte simple de mon âme, toujours le même et toujours nouveau, sans commencement, sans milieu, sans fin : c'est comme un reflet, une lueur de l'éternité. Il me semble que Dieu m'abaisse et m'anéantit devant lui, pour m'élever ensuite, et me fixer en lui-même, par une adhésion infinie à lui seul tout-puissant, tout lumière, tout amour, et par un détachement absolu de ce qui n'est pas lui. Je ne puis plus concevoir de pensée précise sur Dieu, plus produire d'acte d'amour déterminé, comme autrefois; je n'ai plus qu'une seule pensée, qui comprend et épuise toutes les forces de mon âme : Dieu; plus qu'un seul acte

d'amour, si intense et si continu que je ne puis plus, sans un grand effort, ni augmenter son ardeur, ni le cesser pour le recommencer. Il me semble que toute mon âme, avec tout ce qui est en elle, est jetée dans le sein de Dieu, et qu'il ne reste plus rien en elle que Dieu, la pénétrant de toute part, la vivifiant, l'illuminant, la divinisant. »

Qu'ajouterai-je à cette description? Elle marque les étapes d'une vie spirituelle qui, suivant le conseil de saint Bernard, est allée à Jésus-Christ par Marie, et à Dieu par Jésus-Christ. L'enfant, l'adolescent, s'était jeté dans les bras de sa mère au premier contact du mal pour qu'elle protégeât sa jeunesse; puis, religieux et prêtre, ministre de Jésus-Christ, c'est à lui directement qu'il s'était donné, dans la volonté de lui ressembler, d'ajouter, selon l'expression du P. Lacordaire, son immolation à celle de son maître. Enfin, en Jésus-Christ, l'humanité l'avait conduit à la divinité, et aux dernières heures de sa vie, le sentiment dominait en lui de la paternité divine le divinisant. La vie spirituelle d'un homme se simplifie à mesure que son âme s'approfondit, et lorsque, par l'acceptation joyeuse de la mort, elle a rompu le dernier lien qui la tenait attachée au créé pour se jeter éperdue d'amour en son Dieu, l'acte éternel d'adoration, de louange et de charité commence, avant l'éternité.

⁂

Le 3 mars, le Père Lataste demanda que la sainte communion lui fût apportée en viatique. Qand ce fut fait, il fit venir toutes ses filles et leur donna ses derniers conseils : Restez unies à votre Mère; aimez-vous les unes les autres; pour cela aimez Notre-Seigneur, rivalisez d'amour pour lui comme Marthe et Marie dans la maison de Béthanie. — Puis il exprima sa reconnaissance filiale à l'Ordre de saint Dominique et à sa « chère Province de France ». Dans les moments de souffrance plus grande,

le malade avait à la bouche la parole de toute sa vie : « Mon Père qui êtes aux cieux, comme vous voudrez. Ce que vous voulez est toujours bon. Votre volonté avant tout. »

Le fondateur de Béthanie expira le mercredi 10 mars à quatre heures et demie après midi : il avait trente-six ans six mois et cinq jours. Le surlendemain, on l'enterra dans l'enclos de la propriété, en un coin du parc qu'il avait lui-même désigné pour être le cimetière de la communauté. Le préfet de la Haute-Saône avait accordé les autorisations requises, et le Père avait indiqué dans tous ses détails la forme extérieure de sa tombe... « Vous mettrez, au milieu, une grande croix de bois formée de deux troncs d'arbre avec leur écorce; vous l'entourerez de lierre et de fleurs grimpantes, vous sèmerez aussi des fleurs tout autour de l'enceinte. Ce n'est pas pour moi, vous le pensez bien, c'est pour mes enfants. » — Il voulait rester Père jusque dans son sommeil, et prêcher à ses filles que la mort, après une sainte vie, ouvre à l'âme les portes du vrai bonheur.

A. DE BOISSIEU, O. P.

Saint Syméon le Jeune

HYMNES (1)

Prière après la Sainte Communion

IV.

... J'ai péché plus que la femme folle de son corps,
Qui, ayant su où Tu étais allé,
Acheta la myrrhe, vint et oignit
Tes pieds, ô mon Christ, mon Seigneur et mon Dieu!
De même que tu ne repoussas pas celle qui le fit de tout
Ne me repousse pas non plus, ô Verbe! [cœur,
Donne-moi Tes pieds pour les baiser, et d'un jet de larmes,
Comme d'un parfum précieux, les oindre audacieuse-
[ment...
Lave-moi avec mes larmes, purifie-moi par elles,
Remets mes péchés et accorde-moi le pardon!
... Celui qui communie de la grâce divine et théurgique
N'est plus seul, mais tout en toi, ô Christ.
Toi qui, d'une Lumière trisolaire, éclaires l'univers,
Tu es le souffle de ma vie et de ma joie, le salut du monde.
Voilà pourquoi j'ose m'approcher de Toi,
Pleurant comme Tu le vois, et d'une âme contrite,
En Te suppliant de m'accorder la rémission des péchés,

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, du 1er mai 1931.

Et de pouvoir, sans être condamné, communier à tes Mys-
[tères —
Mystères immaculés, redoutables, et qui donnent la vie.
Ni le poids du crime, ni le nombre des péchés,
Ne peuvent diminuer, je le sais, la mansuétude,
L'amour pour les hommes de mon Dieu Sauveur.
Ceux qui brûlent de repentir, Tu les rafraîchis par l'huile
[sainte de ta pitié,
Tu les rends lumineux et purs, participants de ta clarté
[divine;
Et, chose merveilleuse pour les anges et les intelligences
[humaines,
Tu t'entretiens mainte fois avec eux, comme avec Tes vrais
[amis.
C'est là ce qui me rend téméraire, ce qui me donne des
[ailes, —
J'espère en toi, et, tout tremblant, je communie avec du
[feu.
Par moi-même je ne suis que paille, mais, ô miracle,
Je me sens soudain embrasé, comme jadis le buisson
[ardent de Moïse...

Contrition du pécheur

XXXIII.

Dieu qui m'as créé, Tu connais ma misère, Tu vois mon délaissement, ma solitude, mon infirmité, et mon impuissance ne T'est pas cachée, car Tu pénètres et sais tout. Abaisse Tes regards sur mon cœur humble et contrit, daigne me regarder, moi qui m'approche de Toi dans le désespoir, et envoie-moi Ta grâce d'en haut. Envoie-moi, mon Dieu, Ton Esprit, le Consolateur; envoie-le, selon Ta promesse, à moi, assis dans ma demeure, T'attendant, Te cherchant, Te désirant, ô Sauveur, par-dessus toute chose terrestre, au-delà de ce monde. Ne prive pas de vie celui qui en est indigne, mais dont l'âme est altérée : comme intercesseur je ne puis invoquer que Ta pro-

pre miséricorde, que Ta propre amitié pour l'homme.

Je n'ai pas peiné pour Toi, je n'ai rien accompli des œuvres de la vérité, vivant en prodigue impur, sans garder aucun de Tes commandements. Cependant, Tu ne m'as pas méprisé, mais m'ayant trouvé et comblé, Tu m'as fait quitter, à moi égaré, la voie de l'égarement. Tu m'as chargé sur Tes épaules très pures, ô Christ miséricordieux, et, à travers la lumière de Ta gloire, Tu m'as porté, sans que j'aie éprouvé la moindre fatigue, par les chemins inégaux et caillouteux, jusqu'à ce que je sois revenu dans l'enclos de Tes brebis.

Aujourd'hui je prêche à tous Ta miséricorde, je loue Ta bonté, et, plein de gratitude, je m'émerveille de la richesse de Tes dons. Mais, étant par Toi appelé et devenu entièrement, comme il me semble, Ton esclave, tout tendu vers la lumière, envahi par le désir de Toi et lié par l'amour, je m'étonne et ne puis comprendre pourquoi, même maintenant, la tristesse s'insinue en mon âme misérable, pourquoi le goût du sensible m'enlève Ta douceur et me sépare de Ta joie. Pourquoi donc, Toi, tout bon, m'abandonnes-Tu, moi, tombé si bas, m'affligeant plus encore qu'auparavant, lorsque mon âme était possédée par les passions?

Dis-le-moi, instruis-moi de la profondeur de Tes destins, bien que j'en sois tout à fait indigne. Parle-moi, Seigneur, mon Christ, Toi qui jadis voulus bien partager le repas avec les pécheurs, les publicains et les prostituées!

La vie illuminative, purgative et unitive

XCI. (*Discours*)

Tu me tiras du marécage puant, et quand je touchai au sol, Tu me confias à Ton serviteur et Ton disciple, en lui ordonnant de me laver de toute souillure. Il me conduisit par la main comme on mène un aveugle à la source, c'est-à-dire aux Saintes Écritures et à tes divins commande-

ments. Il me força à recevoir le jet pur que d'abord je ne trouvais pas : que de fois, par erreur, en cherchant l'onde, je salissais mon visage avec de la boue! Mais Toi, miséricordieux, Tu veillais sur moi.

Un jour où je courais pour m'immerger dans le bain quotidien, sur la route, Tu me rencontras, Toi qui m'avais jadis tiré de l'ordure. C'est alors que pour la première fois brilla à mes faibles yeux la Lumière immaculée de Ta Face divine. Presque aussitôt, hélas! je perdis de vue ce faible rayon. Comment aurais-je pu, en effet, Te voir et connaître qui Tu étais, lorsque je ne pouvais encore supporter la splendeur de Ton visage? — A partir de ce jour, Tu revins plus souvent; chaque fois quand je me trouvais devant la source, Tu prenais ma tête et la plongeais dans l'onde, me laissant voir l'éclat de Ta Lumière, mais aussitôt tu disparaissais, devenant invisible, sans m'avoir fait comprendre qui Tu étais. Peu à peu, Tu Te montrais plus clairement à moi : Tu me lavais de plus en plus abondammeut et Tu m'octroyais de contempler de mieux en mieux la pure Lumière.

Enfin, Tu daignas me révéler l'auguste mystère : un jour, lorsque, inlassablement, Tu me plongeais et me replongeais, ainsi qu'il me semblait, dans les eaux lustrales, je vis de fulgurants éclairs m'environnant. Je vis les rayons de Ta face se mélangeant aux eaux, et, me sentant lavé par ces ondes resplendissantes, je sortis de moi-même et fus ravi en extase.

Ainsi ai-je vécu un certain temps. Puis, de par Ta grâce, il me fut donné de contempler un autre mystère plus redoutable encore. Je vis que, m'ayant pris avec Toi, Tu montas aux cieux, mais je ne sais si je fus emporté dans mon corps ou sans lui — Toi seul le sais, Toi seul qui me créas. Après avoir admiré Ta gloire inconcevable, je frémis à cause de l'inaccessible altitude où je planais, ravi hors de moi-même. Mais Tu me laissas à nouveau seul sur la terre...

Revenu à moi, je me trouvai en larmes, tristement

surpris de l'état de privation auquel je me voyais réduit. Peu après que je fus revenu à moi, Tu daignas me montrer là-sus, dans le ciel ouvert, Ta Face pareille au soleil, sans figure et sans aspect; mais Tu ne me révélas pas encore qui Tu étais. Et comment aurais-je pu le savoir sans que Tu me le dises, lorsque aussitôt Tu te dérobais à ma faible vue?

Je cherchais Celui que je ne connaissais pas, désirant avec force Le revoir et Le connaître. A cause de mon désir et de mon amour ardent, je pleurais sans cesse, ne sachant qui Tu étais, Toi qui du non-être m'appelas à l'être, Toi qui m'avais tiré de l'abîme sans fond du péché... Tantôt Tu paraissais, tantôt Tu disparaissais à nouveau sans rien dire. Et pleurant toujours, j'allais en quête de Toi, Inconnu. Écrasé par la tristesse et par l'affliction, j'oubliais complètement et le monde et tout ce qui est dans le monde, ne gardant en mon esprit rien de ce qui est sensible. Alors Tu parus, toi Invisible, Insaisissable, Intangible. — Je sentis que Tu purifiais mon intelligence, que Tu ouvrais les yeux de mon âme, que Tu me permettais de contempler plus pleinement Ta gloire, et que Toi-même Tu grandissais en Lumière. Il me sembla encore que, à mesure que les ténèbres s'éloignaient, Tu te rapprochais de plus en plus... Il me sembla, ô Seigneur, que Toi immobile Tu te mouvais, Toi immuable Tu changeais, Toi sans figure Tu prenais une figure. Quand Tu eus purifié entièrement mon intelligence, Tu Te manifestas à moi dans la Lumière de l'Esprit-Saint. Tu fis que je sortisse de ce monde, et peut-être même de mon corps, mais cela Tu ne me permis pas de le concevoir avec certitude. Tu resplendissais outre mesure et Tu semblais m'apparaître tout entier en tout, à moi qui voyais clairement. J'osais alors T'interpeller, disant : « Qui es-tu, ô Seigneur? »

Pour la première fois, Tu m'accordas, à moi vil pécheur, d'entendre la suavité de Ta voix. Tu me parlas avec tant de douceur que je frémis et m'émerveillai, me

demandant comment et pourquoi j'avais été gratifié de Tes bienfaits. Tu me dis :

« Je suis le Dieu qui s'est fait homme par amour de toi. Comme tu m'as désiré et cherché de toute ton âme, désormais tu seras mon frère, mon ami, le cohéritier de ma gloire. »

En entendant ces mots, je sentis toutes forces s'épuiser en moi et mon âme faillit m'abandonner. Remis avec peine, j'interrogeai, tout en songeant en mon esprit qu'une telle joie était au-dessus de toute joie :

« Que suis-je donc, mon Dieu, quel bien ai-je fait, moi, misérable et mauvais, que tu daignes faire de moi le participant de la gloire éternelle? »

Mais Toi, mon Christ et mon Seigneur, Tu me répondis :

« Je te parle comme un ami à un ami, de par l'Esprit-Saint qui te parle conjointement avec moi. Cette grâce, je te l'ai accordée par ta foi seule et pour ton bon vouloir, et je te donnerai davantage encore, car que peux-tu avoir par toi-même, toi créé tout nu par Moi? Qu'as-tu jamais possédé qui fût à toi que je puisse accepter, en te donnant *cela* en échange? Mais si tu ne renonces pas entièrement à la chair, tu ne verras jamais la Perfection, et tu ne pourras ici-bas la recevoir tout entière. »

Moi : « Seigneur, qu'est-ce qui peut être encore plus resplendissant et plus élevé que ce que je vois? Une gloire si haute me suffirait, même après ma mort. »

Lui : « Bien petite est ton âme, ô homme, si tu te contentes d'un tel bien; car, comparé à la béatitude future, il est comme le dessin du ciel tracé sur une feuille en face du ciel véritable... »

Tu le dis et Tu te tus. Puis, lentement Tu t'éloignas de moi, ô Maître délectable et doux, ô mon Seigneur Jésus-Christ!

Mais je ne sais au juste si c'est moi qui m'en allais ou Toi qui me quittais. Il me semblait pourtant que je venais d'ailleurs et que je rentrais dans ma demeure. C'est là que je revins entièrement à moi.

Glorification du Verbe et de ses Amis

XXVII.

O Christ, Toi, royaume céleste, Toi, terre des doux, Toi, Paradis verdoyant, Toi, château divin, Toi, banquet commun à tous, Toi, pain de notre chair, boisson toute fraîche et désaltérante! Tu es la coupe et le breuvage de vie, Tu es pour chacun des tiens flambeau inextinguible, vêtement resplendissant, couronne et distributeur de couronnes, joie, allégresse et gloire. La grâce de ton Esprit très saint brillera comme un astre sur tous les justes, et, au milieu d'eux tu resplendiras, Toi, ô Soleil inaccessible! Alors tous ils seront éclairés dans la mesure de leur foi et de leurs œuvres, de leur espérance et de leur charité, dans la mesure de la purification et de l'illumination par Ton Esprit, ô Dieu unique d'infinie mansuétude...

Action de graces

XXVIII.

Qu'elle est grande Ta bonté, mon Sauveur! Comment as-Tu daigné faire de moi, impur et indigne, une image de Toi-même, me revêtir du vêtement qui resplendit de la gloire de l'immortalité et qui rend lumineux tous mes membres? Car tout Ton corps très pur et divin brille du feu de Ta divinité, ineffablement uni à elle. Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible — ma chair humaine — s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais je suis Ton membre transparent et translucide.

Je contemple, comme en en miroir, l'éclat de Ta beauté, la lumière de Ta grâce, et je m'émerveille de ce mystère sans nom. Je suis ravi hors de moi-même, je me vois tel — ô miracle — que je suis devenu. A la fois me craignant et honteux de moi, je Te vénère et Te crains, et je ne sais où abriter, à quelle fin employer ces membres nouveaux,

redoutables et divinisés. Car si je n'accomplis pas en œuvre ce que je proclame en paroles, je ne suis que l'airain qui sonne haut et vainement... Ne permets pas qu'il en soit ainsi, mon Dieu, ne me laisse pas m'égarer, moi misérable mendiant et pèlerin, qui dois te rendre dix mille talents! De même que jadis Tu me séparas de l'héritage et de toute la terre de mes pères, de tous mes proches et amis charnels, m'accueillant dans Tes bras immaculés, — prends encore piété de moi qui, ingrat, ne sais reconnaître Tes bienfaits. — Accorde-moi, ô Verbe, la douceur des larmes de contrition et, dans les ténèbres de cette vie, en ce monde, vallée de douleur, accorde-moi de travailler pour Toi, de Te servir en gardant tous Tes saints commandements.

Je Te rends grâces de m'avoir donné de vivre, de Te connaître et de T'adorer, car vivre, c'est confesser le seul Dieu, l'Unité trine dont l'incessant service est au-dessus de toute gloire. Que sont les louanges de toutes les milices célestes, qu'est la lumière de l'immortelle joie ou de la vie immatérielle, sinon la lumière *une* de la Sainte Trinité, trois fois divisée en trois Personnes, et inconnaissablement intelligible? La créature ne peut connaître son Créateur, tel que Lui-même se connaît dans son être; mais, par grâce, les Anges et toute la nature créée, sans Le concevoir, Le voient et Le comprennent, dans la mesure où cette Lumière consent à paraître aux aveugles qui d'Elle reçoivent la vision.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La liturgie pour le peuple chrétien

I. — La liturgie et les ames

Ce que cherche l'apostolat liturgique.
Ce que donne la liturgie.
Peut-elle suffire aux âmes de ce temps?

***

Dans la mesure où, rapprochant l'un de l'autre le peuple chrétien et la liturgie, il réalisera une participation plus active des fidèles aux saints mystères, l'apostolat liturgique assurera sa fécondité. Il repose tout entier sur ce principe que la vie chrétienne est essentiellement une vie sacramentelle. Ce n'est, en effet, que par l'entrée dans l'Église sous les eaux baptismales que l'on vit de sa vie; ce n'est qu'en prenant part aux actes de son existence, de sa vitalité sociale et cultuelle, qui sont les sacrements, que l'on garde la vie chrétienne et que l'on acquiert la sainteté.

Le cadre authentique de l'activité chrétienne, c'est l'église. Elle réunit les enfants à leur Mère, les rachetés à leur Chef. Entre ses murs consacrés « se passe et se passera toujours l'essentiel de la religion ». Sur son autel, le mystère eucharistique, et tout autour, les autres sacrements qui donnent la grâce ou qui la rendent. Là encore,

on apprend la prière, comme on reçoit la foi, l'espérance et la charité, comme on y participe au sacrifice. Là, on forme vraiment une communauté.

L'apostolat liturgique pousse donc les fidèles vers leur église afin de leur rendre toute l'intensité de la vie. Ils sont membres du Corps mystique et ne s'en soucient plus. Comment les en instruire et comment les guérir de leur inconsciente langueur, sinon par le contact de leur vie refroidie, à celle de l'Église du Christ? S'ils viennent, s'ils voient, s'ils sont encadrés, éclairés, réchauffés, alors peut-être se restaurera, dans leur âme, « cette foi intégrale et vivante en la Mère de tous les chrétiens, priant pour ses enfants et avec eux », les conduisant elle-même vers le Père commun.

Elle les ressaisira par son culte. Mais encore faut-il qu'ils entendent ce que leur donne le culte de l'Église et qu'ils ne se refusent pas à ses bienfaits. La liturgie sacrificielle et sacramentelle est action; elle est une action sainte qui se résout dans les âmes, en prière ainsi qu'en grâces de vie. La liturgie, c'est la piété de l'Église. Cette piété est rituelle; c'est-à-dire qu'elle se répand dans des cérémonies ou des formules, et s'offre de la sorte à ses fidèles pour les entraîner tout entiers.

Or c'est ce qu'un grand nombre n'accepte point. Leurs objections et leurs répugnances tendent à prouver qu'un divorce existe entre la prière de l'Église et celle des âmes. La rupture est-elle complète? Les divergences sont-elles profondes? L'ignorance pourrait le faire croire, et aussi les points de friction, assez apparents, entre le tempérament si particulariste des modernes et le tempérament tout élargi, tout équilibré d'universalisme que demande la vie liturgique (1).

(1) *L'esprit de la liturgie*, de R. Guardini, Plon, 1929, ch. II. A Dieu ne plaise que je veuille dénier à ce beau livre, que la traduction de R. d'Harcourt a singulièrement mis en valeur pour le lecteur français, la moindre part du grand succès qu'il mérite. Vrai « discours » sur la liturgie, d'une plénitude, et d'une lucidité rare, il est des-

Parce qu'elle est la prière de tous et qu'elle doit pouvoir l'être de toujours, la liturgie se fonde, non sur la mobilité du sentiment, mais sur la force de la pensée. Elle se nourrit de pensée intégrale; elle est, dit Guardini, « tissée de dogme ». En regard des moyens qu'utilise l'éducation religieuse contemporaine, cela évidemment paraît austère. Au lieu de fixer dans l'âme le dépôt de la vérité, et de faire jaillir d'elle un don total au Christ, on s'ingénie à faire tressaillir le cœur au moyen de dévotions intermittentes. Il en résulte des « soubresauts » (1) auxquels la sensibilité a plus de part que la foi, et qui finissent par laisser l'âme étourdie et désorientée. La liturgie, au contraire, contient l'émotion et la voile d'une pudeur qui résulte, comme une sage discipline, de son caractère collectif.

D'ailleurs profondément humaine, elle suppose à la fois une culture supérieure, affinée par la tradition, et une richesse psychologique et même imaginative, voulues « afin que l'homme retrouve dans sa prière toute la plénitude de sa vie ». Aussi réalise-t-elle un ensemble d'une admirable harmonie. Avec elle, on pénètre dans un monde intérieur dont l'ampleur, la profondeur, la limpidité émerveillent ceux qui ont le sens du grand. Elle est toute noblesse — « mais noblesse impersonnelle » — et là même git l'objection : cette grandeur artificielle ne nuit-elle pas à la spontanéité de la prière?

Elle ne saurait lui nuire, répond Guardini. Et quelque impressionné qu'il soit, au fond, par l'opposition latente entre l'individualisme de l'une et l'universalisme de l'au-

tiné à faire croître le mouvement d'idées auquel il a porté son magistral témoignage. Pourtant, je crois utile de faire écho, en ces pages, aux remarques très pertinentes qu'il a inspirées à l'un des maîtres du mouvement liturgique.

(1) Au t. VI du *Liber Sacramentorum*, dont la traduction française vient de paraître, le card. Schuster souligne fortement ces apparentes antinomies dans un chapitre intitulé : liturgie et piété populaire.

tre, il affirme que la piété liturgique doit pouvoir s'accommoder d'une piété populaire, extra-liturgique, et coexister avec elle.

Le monde, néanmoins, n'en jugera pas ainsi. Devant les caractères essentiels de la liturgie, il s'insurge. Car elle n'est pas seulement une prière sociale, elle est une audacieuse immolation de tout ce que l'individualisme met de calculs dans sa propre prière. Prodigue pour Dieu, magnifique de désintéressement, elle ne se donne pas de but directement utilitaire. Son « inutilité sacrée » fait scandale, comme incompatible avec l'ambiance moderne et la faiblesse des âmes — parce que l'on ne veut plus comprendre que la louange divine est une fin en soi et que son droit prime tous les autres.

Sans doute, les résistances mauvaises ne justifieraient pas un ostracisme contre la vie liturgique. Il est vrai, d'autre part, que l'on ne peut songer à plier de force au cadre de la liturgie, toutes les formes de la piété populaire. D'elle, Guardini peut dire que « tout le particulier de notre nature et de notre vie jaillit vers Dieu ». Nous avons bien le droit, c'est certain, de traduire dans une prière intime et entièrement libre, les réactions immédiates de notre volonté aux prises avec les nécessités quotidiennes de la vie. Nous en avons le droit — et nous savons aussi qu'une prière collective aux formules dictées ne donnera pas toujours leurs nuances aux fortes émotions de l'âme, ou lui imposera des paroles dont sa vie intense peut se passer.

Mais cette exigence occasionnelle, il faut le remarquer (1) s'adresse tout autant à la piété populaire, qui est extérieure puisqu'elle est comparée ici à la piété officielle de l'Église. Ce que l'âme rejette, dans certaines circonstances données, c'est le concours de toute piété extérieure.

(1) Le Rme Dom Capelle a publié en brochure, dans l'excellente collection « La liturgie catholique » (Louvain), son article : *Liturgique et non-liturgique*, dont je suis ici les grandes lignes.

Qu'est-ce donc qui distingue la piété liturgique et l'autre? Ce n'est pas une cause externe. Le contraste entre les formes spontanées, libres, négligées même des dévotions populaires et l'ensemble très équilibré, très distingué des rites liturgiques, est frappant, mais n'a rien d'essentiel. Il faut beaucoup méconnaître la liturgie pour prétendre que ses prières sont monotones, ses formules distantes, ses symboles pauvres, ses gestes vides de sincérité. Il faudrait, par contre, avoir de bien grands préjugés pour ne pas voir la pauvreté que cache la « spontanéité vibrante des créations populaires ».

Bien plus : la liturgie, au cours des âges, a maintes fois accueilli, dans le missel par exemple, des pièces extra-liturgiques — montrant ainsi qu'à ses yeux il n'y a point exclusion, mais coexistence hiérarchique, et qu'elle ne s'abaisse point en acceptant l'humble apport des fidèles. N'a-t-elle donc pas conscience d'être populaire à sa façon? Le Pape Pie XI l'a dit en termes clairs dans son Encyclique *Quas primas* : « Pour instruire le peuple des véri-
« tés divines et pour l'élever aux joies spirituelles et inté-
« rieures, les documents du magistère ecclésiastique,
« même les plus graves et les plus importants sont bien
« moins efficaces que les splendeurs de la liturgie... Les
« uns ne s'adressent principalement qu'à l'intelligence,
« les autres à l'intelligence et au cœur, à l'homme tout
« entier... Les cérémonies font pénétrer jusqu'au plus
« intime de son être la doctrine céleste. » Elles en sont comme la sève et le sang de sa vie spirituelle, ajoute le Saint-Père, rétorquant ainsi lui-même la partie la plus spécieuse de l'objection.

Car il ne servirait de rien de reconnaître à la liturgie une noblesse supérieure, une aristocratique distinction, si c'était pour l'isoler dans le formalisme et lui fermer l'accès de la prière intime. Nous ne pouvons oublier, il est vrai, que la valeur objective surnaturelle de la liturgie, la place dans un ordre transcendant à celui de la prière privée — mais sur ce terrain même, elle a une valeur

subjective de premier ordre. De soi, plus profondément intérieur que l'oraison mentale, l'acte de prière liturgique puise à des sources d'inspiration plus abondantes et plus sûres que celles de nos considérations personnelles.

D'où vient, en définitive, le contraste des deux attitudes? Le voici. La piété extra-liturgique n'a pas d'autre autorité ni d'autre garantie que celles de ses auteurs. La piété liturgique est la piété de l'Église. Maternellement et constamment l'Église l'a organisée, la garde, l'embellit; mais surtout *elle s'en sert*. Par la liturgie, c'est l'Église qui prie; par la liturgie nous pouvons prier avec l'Église, confondre notre voix dans sa voix, et goûter cette force et cette liberté. Notre prière aussi trouve en elle sécurité parfaite; car l'Église établit elle-même l'expression de sa foi. Richesse, souplesse, authenticité, sont bien les qualités premières d'une prière liturgique, puisque, selon le vieil adage : *Legem credendi lex statuat supplicandi.*

La conclusion est donc favorable à la coexistence des deux formes de piété, parce que l'Église est soucieuse de la liberté des âmes et que beaucoup d'âmes, concentrées sur elles-mêmes, ont un pauvre sens catholique. Mais il n'est point douteux que la piété liturgique, née à l'église, nourrie à l'église aux sources sacrificielles et sacramentelles, et, en définitive, escortant seule les actes obligatoires de la vie chrétienne, a le droit de son côté. La vraie vie religieuse du peuple chrétien, c'est la vie liturgique.

II. — Les expériences du mouvement liturgique

Au Congrès liturgique international qui se réunit à Anvers en juillet dernier, il s'agissait, non pas comme dans les Semaines liturgiques antérieures, de déployer toute la beauté du culte divin par des cérémonies pontificales, ni même d'étudier sous tous ses aspects un sujet de doctrine liturgique, mais de marquer le point où le mouvement liturgique est parvenu et, après s'être rendu

compte, dans le détail, des résultats obtenus un peu partout, des obstacles vaincus ou à vaincre, du rendement des moyens employés, de tirer de ces expériences des leçons pratiques pour l'avenir.

Ce Congrès eut un succès remarquable. Des séances et des manifestations qui l'accompagnèrent, il est inutile de parler ici ; mais il paraît désirable d'examiner brièvement les rapports, puisqu'ils ont été publiés et peuvent instruire (1). Il y en eut treize pour douze pays. On pouvait craindre que les rapporteurs, entraînés par l'éloquence des chiffres ou grisés par quelque secrète émulation, n'abondassent en constatations matérielles et en répétitions quelque peu fastidieuses. Or ces rapports prouvent dans leur variété même, que le mouvement liturgique a des aspects divers. Ils paraissent assez complets, assez objectifs en général, sont empreints de franchise et laissent entrevoir la qualité des réalisations et l'esprit qui fait la réelle unité de cette belle œuvre d'ensemble.

Une telle œuvre ne compte et ne peut réussir que si elle est engagée en profondeur. Nous avons dit ce qu'il faut en attendre, ce qu'on peut raisonnablement en attendre, alors que de grands obstacles d'ordre psychologique sont peut-être en voie de régression dans le monde... Si la liturgie se fait connaître, est-ce que l'esprit des hommes de demain ne sera pas plus favorable à l'accueillir?... Mais le terme est encore loin — et c'est par un regard sur le passé que tous les rapports ont débuté.

La plupart d'entre eux se sont fait un devoir de rendre hommage à l'œuvre initiatrice de Dom Guéranger (2).

(1) Un fascicule double des « Questions liturgiques et paroissiales » de Louvain, décembre 1930, leur est consacré. Une introduction les précède.

(2) La *Revue liturgique et monastique* (Maredsous) marque la grandeur de son action par quelques phrases délicates, n° 7 de 1930. En face de ces témoignages, il est pénible d'accorder quelque attention à celui, tout différent, de H. Leclercq. Dans un récent opuscule sur l'*Ordre Bénédictin* où se mélangent, dans une synthèse d'ailleurs

C'était justice ; mais, sauf parmi les liturgistes sans doute, on ne rend pas toujours justice aux lointains disparus. Il n'est rien de mieux ici que de citer : « Dom Guéranger, dont l'histoire religieuse verra certainement s'agrandir le nom à mesure que le temps s'écoulera », en travaillant plus que quiconque à la restauration de l'Ordre monastique, a suscité des centres bénédictins « dont l'amour et l'intelligence de la liturgie, source vivante de spiritualité, est un des principaux caractères... Nombreux sont les monastères qui, par leur ascendance directe ou indirecte, lui doivent tout ou presque tout de leur relief et de leur influence ». Or la restauration liturgique fut l'œuvre essentielle de sa vie. Par la publication de l'*Année liturgique*, il en propagea les éléments parmi les fidèles. Ce livre, cher à tant d'âmes fut, selon le mot heureux de Dom Capelle, « la première borne milliaire sur notre route ».

Il importe d'ajouter qu'après lui des efforts heureux et décisifs furent tentés par d'autres. Pouvait-on omettre le nom de Mgr van Caloen? Pouvait-on omettre celui de Dom Lambert Beauduin? Grâce à lui, la conquête liturgique entreprit une marche accélérée — elle devint plus audacieuse, plus pratique, sans cesser pour autant de se nourrir de forte sève doctrinale. « Dom L. Beauduin, qui avait compris à fond la valeur de la piété liturgique comme moyen de pénétration vivace de la vie chrétienne dans le peuple, convertit cette idée en action. » Ce fut l'invasion liturgique d'avant-guerre. On se souvient de ces premières semaines, de l'atmosphère enthousiaste, propice aux renouvellements héroïques et aux luttes... Puis vint l'éclipse de la guerre.

Et maintenant, le mouvement, peut-on dire qu'il a tenu

réussie, les vues pénétrantes et les boutades les moins justifiées, il se plaint que l'*Année liturgique* de Dom Guéranger « délayant la liturgie en panade » lui ait « fait subir les pires épreuves ». Tant il est vrai qu'une érudition réelle, mais à coup sûr désinvolte, en matière liturgique, ne suppose pas nécessairement le sens de la liturgie.

ses promesses et porté des fruits? Sans hésitation. « C'est une affaire mondiale », disait Mgr Callewaert, lui-même grand animateur de cet apostolat. C'est, encore plus, « une affaire d'avenir ». Malgré ses lacunes actuelles, malgré ses lenteurs réelles, l'incompréhension des uns, la lassitude des autres, il arrivera tôt ou tard à ramener la grande masse des âmes vers les seules sources de la vie divine. Qu'il y ait déjà « quelque chose de changé » dans la mentalité de la plupart des chrétiens, est-ce si peu? Il y a vingt ans, les doctrines les plus bienfaisantes sur le « mystère de la foi » et le mystère de l'Église trouvaient une âpre contradiction, « surtout chez les théologiens et les hommes d'action ». Aujourd'hui cette opposition est bien réduite...

Depuis 1909, date du premier Congrès de Malines réuni par Dom Beauduin, présidé par le Cardinal Mercier, la Belgique a été pour le mouvement liturgique une terre d'élection. Elle le doit pour une grande part à ses Bénédictins. S'il était difficile au Rme Dom Capelle, rapporteur pour la *Wallonie*, d'insister sur ce détail, les faits parlaient d'eux-mêmes. Dans les Semaines, qui se tiennent alternativement dans un monastère et au dehors; dans les journées liturgiques et sacerdotales; dans les journées liturgiques et paroissiales, on retrouve toujours, avoue le rapporteur, les « inévitables capuchons noirs ». Leurs Revues, on les connaît. La plus répandue est l'actif *Bulletin paroissial liturgique*, de l'abbaye Saint-André, que les prêtres apprécient, parce qu'il leur donne, toute préparée, une matière assimilable par les paroissiens.

La liturgie a pénétré dans l'enseignement. L'abbaye du Mont-César a pris l'initiative d'un Cours supérieur, doctrinal et historique, fréquenté par des étudiants clercs. Enfin, passant nombre d'organisations particulières, on remarque les essais d'organisation du mouvement liturgique lui-même. Le Comité interdiocésain d'action liturgique et paroissiale en est encore à ses débuts et cherche à

se munir de bons rouages diocésains. Mais il est un organisme officiel, « institué » par le cardinal de Malines. Il permet d'espérer que sous l'égide de l'épiscopat, qui s'y intéresse, la pénétration de la liturgie dans la vie paroissiale s'accentuera. Et alors, le mouvement sera très satisfaisant en Wallonie.

Conjointement avec la Belgique d'expression française, la *Flandre* a ses cadres et l'apostolat est dirigé, dans sa langue, par les moines d'Affligem, ceux de Louvain, ceux des autres abbayes flamandes de Bénédictins et de Prémontrés. Le rôle du monastère d'Affligem est ici prépondérant, en union étroite avec le Mont-César, et la Revue *Tijdschrift voor Liturgie*, sérieuse et bien dirigée, entretient en Flandre un niveau liturgique plutôt élevé. Mais la vie paroissiale n'est encore que très imparfaitement imprégnée de vie liturgique. Là comme en Wallonie, des règlements diocésains parfaits — surtout à Bruges où l'influence de Mgr Callewaert est de premier plan — sont imparfaitement observés. On fonde des espoirs sur l'esprit liturgique de deux grandes ligues florissantes : les Ligues du Sacré-Cœur, la Croisade Eucharistique. Étant donné l'intérêt que portent à la liturgie les membres de l'enseignement, on compte transformer tout le pays par la jeunesse. Le clergé, de son côté, participe aux semaines liturgiques flamandes.

On y voit aussi beaucoup de prêtres de *Hollande*. Les deux caractères du mouvement liturgique dans ce pays de foi, sont une solide organisation officielle, et une direction effective donnée par le clergé diocésain. Une société liturgique a fédéré depuis le début — peu après 1910 — les comités diocésains. Elle a sa petite revue : *Ons liturgisch Tijdschrift*; elle a sa commission centrale d'éditions populaires, de projections, de radiophonie, de chant grégorien. Aucun progrès ne surprend les liturgistes hollandais. D'autres se plaignent de n'être pas dirigés, d'autres de n'être pas outillés; chez eux, rien de semblable. Les diocèses ont leurs commissions locales d'action liturgi-

que. Ici la collaboration des laïcs est active; là on met les grands séminaristes à la disposition du clergé pour donner plus d'ampleur au culte. Les résultats sont, sans doute, merveilleux? Ils pourraient être meilleurs. L'apostolat liturgique rencontre des obstacles qui tiennent à la situation historique du catholicisme en Hollande, et à d'autres causes. Mais, sous la forte impulsion de l'épiscopat, la liturgie gagne, non seulement comme naguère, par une scrupuleuse observation des rubriques, mais par une participation vraiment active des fidèles au Saint Sacrifice.

Le rapport sur l'état de la vie liturgique en *Angleterre* ouvre des horizons plutôt pâles. Le sens liturgique, mais bien archaïsant, s'est réfugié chez les anglo-catholiques. Les catholiques ne sont pourtant pas sans bons désirs, ni activité intellectuelle (1). Peut-on en dire autant du mouvement liturgique en *Espagne*? M. Carrera, bon liturgiste et bon Catalan, n'a pas grand'peine à confesser l'apathie de la Péninsule. On pourrait croire qu'un peu de chauvinisme l'a rendu trop clairvoyant ou pas assez juste. Il faut pourtant convenir qu'il a raison. Mise à part la Catalogne, où le mouvement, guidé par quelques apôtres, grandement aidé par les moines de Montserrat — moins, peut-être, par la hiérarchie —, est vif et exubérant, le reste de l'Espagne sommeillait, en attendant un dur réveil. « C'est à peine si l'on y distingue quelques traits de la piété collective authentique. Le chant du peuple a disparu. On se presse aux neuvaines et on déserte la grand'messe (2). » L'Espagne est d'ailleurs le pays classique des dévotions particulières. Pourtant, de bonnes traductions d'ouvrages liturgiques belges ou fran-

(1) L'œuvre d'un E. Bischop et d'un Connolly en témoignent assez.

(2) Dans un récent article des *Ephemerides liturgicae*, mars 1930, Dom Prado, moine de Silos et historien du rit mozarabe, fait observer que les étrangers ne tiennent pas compte des études liturgiques faites en Espagne. C'est un tort d'autant plus injuste que, grâce surtout aux Bénédictins de Silos, l'histoire du rit mozarabe a beaucoup acquis depuis les grands travaux de Dom Férotin.

çais se répandent. La *Fulla dominical*, liturgisante, se trouve un peu partout. Les Congrès nationaux de musique sacrée, celui de Vittoria en particulier, ont aidé le clergé à prendre conscience qu'une œuvre de rénovation est fort désirable, et que, de nos jours, il ne suffit plus de compter sur l'efficacité d'une possession traditionnelle.

En Catalogne, la *Vida cristiana* tient en haleine le mouvement qui est un des plus vivants de l'heure actuelle, et qu'amplifie un beau mouvement grégorien dirigé par Dom Suñol.

Ce qui caractérise le renouveau liturgique en *Portugal*, qui s'accentue nettement depuis quelques années, grâce au dévouement et à la rare compétence d'un apôtre bénédictin, Dom Coelho, c'est l'attention sympathique dont l'entoure la hiérarchie. Au Congrès liturgique de Braga en 1928, qui fut important, les évêques ressuscitèrent des rites anciens, tels que la procession litanique avant la messe. Ils ont aussi consacré à la restauration de la liturgie une bonne partie des Canons de leur Concile plénier de 1926. Il paraît qu'on voit encore souvent, en Portugal, des communions de fidèles à la messe pontificale! Enfin Benoît XV, en 1919, avait restauré le rite de Braga — qui remonte peut-être au temps des Suèves — Pie XI en a rendu le missel obligatoire.

C'est un rare privilège que Benoît XV accorda en 1920 à l'Église de *Tchécoslovaquie*. Dans une dizaine d'églises historiques de ce pays, la messe latine peut être célébrée solennellement plusieurs fois par an en langue paléoslave — et dans les autres églises, il est loisible de lire — liturgiquement — l'Épître et l'Évangile en langue vulgaire concurremment avec le latin. Le mouvement liturgique en est-il pour cela plus vivant? Le Rme Dom Vikoukal le juge plein de promesses. Le peuple chante volontiers les offices — même les Petites Heures, Vêpres et Complies le dimanche. Une revue, *Pax*, organe de l'apostolat liturgique, est dirigée par les moines d'Emaüs à Prague, dont les beaux offices furent jadis goûtés du Saint-Père

Pie XI, qui aime à le rappeler. La question de « l'union » par la liturgie, est aussi très actuelle dans ce pays voisin des Slaves orthodoxes et aux prises lui-même avec de grands obstacles dressés contre sa foi.

La *Pologne* a depuis peu sa revue liturgique *Mysterium fidei*. Elle jette les bases, elle aussi, d'un renouveau. Les efforts sont méthodiques, dans les Universités, les Séminaires, les paroisses, dont le jeune clergé est actif. L'épiscopat soutient franchement ces efforts, et leur succès semble devoir être grand.

Il faudrait, maintenant, examiner à loisir un double apostolat liturgique digne du plus grand intérêt : l'action de Maria-Laach en Allemagne et celle de Klosterneuburg en Autriche. Le rapport de Dom Hammenstede, prieur de Maria-Laach, sur la vie liturgique *en Allemagne*, fut un des plus remarqués. Déjà, le lecteur français pouvait connaître, par la remarquable introduction de Rob. d'Harcourt à sa traduction française du livre de Guardini, l'importance et les caractères de ce mouvement Outre-Rhin. « L'Église s'était éveillée dans les âmes » — et depuis moins de vingt ans un printemps liturgique s'était étendu sur tout le pays, qui lui rendait le goût de la prière, la saveur de la pure vie chrétienne, le désir de l'unité.

Mais, « à la différence de ce qui s'était passé dans d'autres régions, ici l'action liturgique apparaît presque exclusivement comme un travail d'idées, visant beaucoup plus l'élite intellectuelle que les populations rurales ». Non pas que Maria-Laach veuille négliger systématiquement le peuple. On l'atteindra par l'intermédiaire d'un clergé et d'un laïcat cultivé que l'on aura transformés, remués à fond, conduits d'une main sûre au cœur de la vie chrétienne. Il s'agissait, Dom Hammenstede le dit loyalement dans son beau rapport, de refaire une mentalité, de travailler sur un terrain difficile, ingrat. La Réforme a causé un mal si profond, en Allemagne!

Alors « Maria-Laach s'est efforcé de pénétrer plus

avant dans l'intelligence du sens objectif de la liturgie elle-même. A l'aide des découvertes de l'histoire comparée des religions, on a voulu remettre en valeur la portée « mystique (1) » des antiques sacrements de l'Église... » Tel fut le point de départ d'une série d'importants travaux. L'abbaye de Maria-Laach n'est pas seule à travailler au renouveau liturgique. Elle y travaille à sa manière. Mais la physionomie de son abbé, Dom Herwegen, domine incontestablement l'action de l'apostolat liturgique si remarquable en Allemagne.

Tandis que Maria-Laach s'adresse à l'élite, Klosterneuburg s'adresse aux simples fidèles. Sans doute, le mouvement commença *en Autriche* par atteindre la jeunesse académique, puis le clergé. Mais depuis une dizaine d'années l'abbaye de Chanoines Réguliers de Klosterneuburg, près de Vienne, est devenue le centre d'un mouvement « populaire » dont le chanoine Parsch vint lui-même dire les méthodes et le succès.

Les choses débutèrent bien simplement. Ce fut d'abord, vers 1920, un petit cours biblique auquel s'annexa un cours liturgique, puis une modeste organisation qui avait pour but de faire connaître, et de faire pratiquer activement la messe et le bréviaire. Après de fécondes journées liturgiques, on se convainquit de la nécessité d'un apostolat liturgique par la presse. C'est la réalisation de cette idée des publications liturgiques populaires qui a fait une bonne part de la renommée de Saint-André de Lophem, en Belgique; c'est elle qui fait de Klosterneuburg un admirable foyer d'apostolat liturgique.

Le P. Parsch n'avait d'autre objectif que de ramener à la pratique populaire de la liturgie, pour en rendre au

(1) La collection « Liturgiegeschichtliche Quellen und Forschungen » tend à montrer que l'idée générale du symbolisme sacramentel est commune à tout le genre humain. La collection « Ecclesia Orans » met en œuvre ces Laacher Mysterienlehre, et montre par des monographies plus simples comment la liturgie nous *rend présents* les mystères du Christ que ses rites signifient.

peuple l'esprit. C'est pourquoi il a multiplié les traductions et s'est résolu à faire l'usage le plus large possible de la langue vulgaire. Son « Liturgie-Kalender », qui est aujourd'hui très répandu, paraît chaque année (1). « Das Jahr des Heiles 1931 » est la IX^e^. C'est un assez gros volume de petit format qui est consacré à l'explication du psautier et à l'enseignement de son usage liturgique. Les applications de psaumes répondent habituellement à l'esprit de la liturgie, et elles sont faites assez simplement pour que le peuple les comprenne et les aime. Dans le *Kalender* de l'an dernier, qui constituait une véritable « Année liturgique » populaire, en réduction, on trouvait des pages sur l'essence de la liturgie, de nature à la faire connaître doctrinalement telle qu'elle est et à bien persuader le peuple qu'il n'est d'authentique vie chrétienne que celle qui s'unit à l'Église et repose sur son culte public.

En pratique, les traductions du P. Parsch sont ordonnées à un usage intégral, c'est-à-dire qu'elles ont pour but, et de révéler au peuple la teneur des textes, et de lui faire goûter leurs beautés, et de l'entraîner lui aussi à la louange divine. C'est ici qu'une audacieuse innovation mérite d'autant plus d'être remarquée que Rome ne l'a point du tout découragée. Il sera question plus loin de la possibilité d'une introduction de la langue vulgaire en liturgie. Le P. Parsch fait lire la messe en allemand pendant qu'on la célèbre en latin — il fait aussi réciter l'office divin par les fidèles, en langue vulgaire. Les résultats, dit-il, sont admirables. Pourquoi pas?

En *Amérique* — aux États-Unis, du moins (2) — en cinq ans le mouvement a progressé à pas de géants. On n'at-

(1) Le *Kalender*, bien édité, illustré avec goût et habileté et avec un sens liturgique très exact, tire à 20.000 exemplaires. Une revue *Bibel und Liturgie*, et un hebdomadaire populaire *Lebe mit der Kirche* sont les autres organes du mouvement.

(2) Une semaine d'initiation liturgique s'est tenue à Ottawa du 6 au 10 avril, avec des cours de D. Lefebvre et de D. Veys.

tendait pas moins de cette terre neuve et ardente. La revue *Orate, fratres*, de nombreuses conférences, des journées liturgiques, les conquêtes merveilleuses du chant grégorien, la faveur aussi de certains évêques, et enfin l'enseignement systématique de la liturgie, tout concourt à faire croire qu'un jour on pourra aux États-Unis acclimater l'esprit de la liturgie.

L'Italie, qui en est bien le berceau, a-t-elle su le maintenir ou plutôt le retrouver? Un rapport vivant, documenté et plein de franchise, conclut, avec quelque optimisme, qu'elle saura vaincre les obstacles qui, après le vif enthousiasme qui accueillit, il y a quelque vingt ans, les premiers essais de restauration, ont voilé par la suite leurs effets. C'est de Praglia que partit le mouvement, lancé et soutenu par la *Rivista liturgica*, dirigé, animé par le Rme Dom Caronti. Dans le même esprit que Dom Lambert Beauduin, on fit des Congrès, des Semaines où furent entendus des cours excellents. L'abbaye de Finalpia entrait dans la lice, celle de Parme également. A ce moment paraissait le *Liber Sacramentorum* du cardinal Schuster, qui était appelé à faire le tour du monde chrétien (1).

L'élan ne fut peut-être pas aussi soutenu qu'on l'aurait désiré. Le rapporteur en dit les raisons. Il remarque aussi, et avec à-propos : 1° que l'esprit liturgique ne peut que gagner au progrès de l'esprit chrétien déjà perceptible; 2° la conviction religieuse devenant plus consciente, cherchera ses fondements les plus solides et trouvera ainsi les richesses substantielles de la liturgie; 3° une conscience sociale plus éveillée, plus vive, appelle à son

(1) Les tomes V et VI de la traduction française (Vromant) viennent d'être publiés. Le 1er traite du Temps, depuis la Trinité jusqu'à l'Avent; le 2e, du Sanctoral durant le cycle de Noël. L'un et l'autre sont précédés de chapitres qui forment excursus et dont je parlerai ailleurs. Je veux noter ici que la présentation française est parfaite, et la traduction, fort soignée, donne à l'ouvrage une note de distinction que l'édition italienne n'a pas.

tour un réveil liturgique. Ceci vaut pour l'Italie, ceci vaut pour le monde entier.

Reste la France. Sur le terrain liturgique, elle apparaît comme une terre d'initiatives généreuses, incessantes, mais dispersées et trop peu dirigées. Est-ce là tout ce qui caractérise le mouvement liturgique chez nous ? Et ne pourrait-on pas tirer d'autres conclusions de la belle semaine liturgique qui vient de se dérouler à Paris? En examinant la belle « somme » que l'on vient de nous donner et qui, selon les promesses de son titre *Liturgia*, présente au peuple chrétien toute la liturgie, nous dirons ce qui en est.

(*A suivre.*)

Dom J. de Vathaire.

A propos des « Premières Communions »

Pour mieux préparer à la persévérance

Une enquête

Le problème de la persévérance des enfants de nos catéchismes, surtout dans les milieux populaires, est de plus en plus angoissant. On peut, certes, lui chercher une solution heureuse dans la multiplication des œuvres de jeunesse. Mais, outre qu'il n'est ni possible, ni même souhaitable que tous les enfants soient embrigadés dans « les œuvres » et que le clergé paroissial se trouve déjà, par les œuvres existantes, débordé au point parfois de ne pouvoir plus leur donner ce qu'elles sont en droit d'attendre d'un prêtre, le plein succès chrétien de ces œuvres de persévérance dépend pour une très grande part de ce en quoi on peut faire persévérer les enfants. Le bon départ reste ce qui importe le plus. D'où nécessité de porter d'abord et surtout son attention, son intelligence et ses efforts sur la formation première de l'enfant, la seule d'ailleurs qu'il nous soit généralement possible d'assurer avec assiduité et méthode.

Toute éducation vaut pratiquement ce que vaut l'éducateur. Mais la valeur de l'un et de l'autre est très influencée par le cadre qu'on leur impose.

Nos usages obligatoires et notre vocabulaire courant favorisent-ils le développement normal et solide d'une éducation chrétienne vraie, c'est-à-dire suffisamment adaptée aux conditions de la vie courante pour *conduire* à s'y déployer avec le maximum d'aisance, de sécurité et de profit, la vie surnaturelle de l'enfant ? Gênent-ils au contraire, ou font-ils dévier inévitablement ce développement ? Auquel cas une revision et une mise au point courageuses de ces usages et de ce vocabulaire sont-elles possibles ?

*
* *

Indiscutablement nos usages actuels présentent des inconvénients graves. Ils assignent comme terme et comme sanction à la préparation catéchistique de l'enfant une *Communion*. La communion « passée », le but est atteint, on est débarrassé. On parle bien de persévérance pendant le catéchisme et la retraite; mais c'est là une deuxième idée qui ne réussit pas à faire corps avec la première, et la première a pour elle le prestige impressionnant de la cérémonie et du langage courant. On fait sa communion. Et puis, on *renouvelle*, à l'occasion, une fois, deux fois; comme il arrive que l'on reste à l'école un an ou deux encore après le certificat d'études. Mais c'est tout : l'influence du langage et des institutions l'emporte sur celle des argumentations et des discours. De plus, comme il ne s'agit que de préparer à une communion et que, maintenant, on communie même sans savoir grand'chose, les parents perdent tout scrupule pour essayer de faire abréger, dans la mesure où cela les arrange, cette préparation sans objet précis saisissable et qui leur paraît de plus en plus une institution arbitraire. Il faut alors se hâter de bourrer la mémoire de l'enfant de notions et de formules inassimilables; il faut qu'il sache au moins son catéchisme avant « sa communion », quitte à n'en retenir bientôt autre chose qu'une impression de répulsion quasi maladive. On a fait passer l'instruction avant l'éducation, et l'on n'a assuré ni l'une ni l'autre. Si les enfants persévèrent, les choses étant ainsi, c'est une preuve de luxe de la toute-puissance divine. Et avouons que, dans cette situation décourageante, les institutions témoins d'un esprit janséniste condamné, mais que l'on a pourtant gauchement maintenues avec les expressions qui ne convenaient qu'à elles, ont une grosse part de responsabilité, et que, peut-être, il eût mieux valu accepter tout de suite résolument les changements profonds qu'appelait dans nos mœurs et notre langage le décret *Quam singulari* (août 1910).

Que faire maintenant ? Ne rien changer aux choses ni aux mots par crainte d'un mal pire; se contenter d'attirer davantage l'attention sur la rénovation des promesses du baptême et sur le caractère de profession de foi de la « *Communion solennelle* » que l'on essaierait de ne plus appeler

« *Première Communion* »? C'est l'avis, notamment, de M. Blouet, supérieur du Grand Séminaire de Coutances (1).

Ou bien faire disparaître les mots qui troublent et faussent les consciences; introduire franchement dans les mœurs la pratique de la communion précoce et fréquente, nécessaire à toute formation chrétienne vraie, et préparer les enfants non plus à « *leur Communion* », mais à un acte grave et solennel qui, sans doute, sera marqué par une assistance à la messe et une communion (comme, normalement, tous les actes particulièrement importants de notre vie), mais qui sera essentiellement et officiellement autre chose qu'une communion : la rénovation publique des vœux du baptême, sorte d'introduction définitive dans la vie de l'Église, le *rénovant* apportant, après coup, devant Dieu et devant les hommes, les dispositions personnelles qui lui manquaient lorsqu'il reçut, tout petit, le sacrement de l'initiation. Cérémonie baptismale et non pas eucharistique (2), dont la splendeur peut et doit être plus impressionnante que celle, nécessairement assez artificielle, de nos « Premières Communions » et qui, au point de vue qui nous occupe ici, a cet avantage énorme d'engager de soi l'avenir, la persévérance, comme aussi d'exiger — les parents ne peuvent manquer d'en convenir — une préparation plus longue et plus poussée qu'une simple communion. Ainsi rien ne viendrait plus indûment gêner la pratique sacramentelle des enfants (la fameuse « *Communion privée* » ne viendrait plus faire tort à la « *Communion solennelle* », ni réciproquement), ni non plus leur instruction religieuse méthodique et complète. N'aurait-on pas, dans ces conditions, réuni tout ce qui pouvait engager fermement et de plein fouet la persévérance de l'enfant ?

Cette manière de voir semble être assez répandue en

(1) *La sanctification des enfants* (Gabalda), p. 98.

(2) Ceci n'est pas du tout méconnaître le rôle de premier plan de l'Eucharistie dans la vie chrétienne, ni son caractère de fin des sacrements. Mais, de grâce, que l'on ne fasse pas de tous nos actes rituels des actes eucharistiques, non plus que de nos actes bons des actes de charité sous prétexte que la charité est la forme de toutes les vertus! Sinon renonçons à parler et à nous comprendre.

France, où l'expression « *Rénovation* » paraît avoir plus de succès que « *Profession de Foi* », qui se propose aussi pour désigner notre fête de l'adolescence. Voir les intéressantes conclusions de l'enquête du P. Valensin dans *Hostia* (avril 1927), — et surtout l'article si plein, si net et si lumineux de Mme Fargues dans *La Vie Spirituelle* de janvier 1931.

Pourtant deux de nos correspondants, deux prêtres doctes et expérimentés de nos vieux et fidèles lecteurs et amis, protestent déjà contre le choix de l'expression, à laquelle ils préfèrent « *Profession de Foi* » pour des raisons très fortes.

Le premier, prêtre de Nancy, nous envoie fort obligeamment une abondante documentation qui nous a été très utile, et se réfère principalement à un très intéressant rapport présenté par M. le chanoine Raux, curé d'Amettes (Pas-de-Calais), à la semaine liturgique de Louvain en 1913 : *L'Initiation chrétienne des enfants* (tiré à part chez Peigues, mais sans doute épuisé) (1). Le catéchuménat, étant comme

(1) Voici, d'après une copie qui nous en a été aimablement donnée, un extrait de ce rapport :

« L'Initiation chrétienne comprend 5 actes, dont 3 sacrements et 2 actes disciplinaires. Les 3 sacrements sont : le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie. Les 2 actes disciplinaires d'institution ecclésiastique sont : le Catéchuménat et la Profession de Foi chrétienne.

« Dans quel ordre doivent s'accomplir les divers actes de l'Initiation?

« Il y a un double rituel : celui des adultes et celui des enfants.

« *Rituel des adultes.* Il y a 2 étapes dans l'incorporation des adultes au christianisme : 1) L'instruction préparatoire, qui s'accomplit par les exercices du catéchuménat et se conclut par la Profession de Foi chrétienne authentiquement manifestée; 2) l'Initiation sacramentelle, les 3 sacrements, Baptême, Confirmation et Eucharistie étant reçus dans la même solennité.

« *Rituel des enfants.* L'Église prescrit de baptiser les enfants aussitôt après leur naissance et de différer la Confirmation et la Communion eucharistique jusqu'à l'éveil de la raison. Dès lors les actes préliminaires imposés aux adultes avant le Baptême, — Catéchuménat et Profession de Foi, — réclamant la coopération de l'initié, sont ajournés jusqu'au moment où l'enfant devient capable de les accomplir.

« Voici donc l'ordre suivi dans l'Initiation complète des enfants : Baptême, dès la naissance; — Catéchuménat post-baptismal, commencé dès le tout premier âge par la catéchèse familiale, continué

le noviciat de la vie chrétienne, doit normalement se conclure par une Profession de Foi chrétienne. Cérémonie qu'il faut désigner par son nom propre, et non par celui d'un de ses actes : la Rénovation des vœux du baptême. D'autant que cette Profession de Foi chrétienne est un acte unique dans la vie, par lequel l'enfant devient chrétien adulte, tandis que la Rénovation des promesses du baptême pourrait se faire par tout chrétien en divers moments de la vie : ce serait même un moyen de relever l'importance et l'honneur du saint baptême que de reprendre la pieuse coutume, usitée en certains pays, d'une rénovation publique annuelle des Promesses du baptême, accomplie par tout le peuple fidèle en un jour de solennité (Pâques, par exemple, tandis qu'à la Pentecôte on ferait une cérémonie analogue en l'honneur de la confirmation).

A ces raisons de principe M. le chanoine Simons, curé de Saint-Gilles de Bruxelles, vient ajouter le poids du fait accompli :

« J'estime, nous écrit-il, non seulement opportun mais urgent et absolument nécessaire de remplacer définitivement les termes de Première Communion (ce qui va de soi) et même de Communion Solennelle par celui de *Profession Solennelle et publique de Foi*. Et ceci de préférence à celui de Renouvellement des vœux du baptême : et parce que, d'ordinaire, à celui-ci on donne la forme plutôt négative de « renoncement à Satan, ses pompes et ses œuvres » et surtout parce qu'un renouvellement se présente toujours comme quelque chose de défraîchi, comme un retour en arrière et n'implique pas comme une réalité nouvelle telle que doit être celle *ex opere operantis* d'une initiation complète à la connaissance et à la pratique de la religion.

« Le terme ou la dénomination n'est d'ailleurs plus même sujet à discussion en Belgique, puisque celui de Profession Solennelle,... etc., est *à présent promulgué par un des dé-*

et complété, surtout à partir de la Confirmation et de la Première Communion, par la Catéchèse publique ou paroissiale avec contrôle des examens réglementaires ou scrutins. — Enfin, vers l'âge de 14 ans, Profession de Foi chrétienne, dernier acte de la formation du chrétien, qui achève de ranger l'enfant dans la catégorie des fidèles instruits et formés. »

crets du Comité Provincial pour la Province Ecclésiastique de Belgique.

« Et que cette dénomination soit heureuse et nécessaire, c'est ce que me prouve sans cesse ce que j'entends dire de quantité de chrétiens qui, après avoir assisté à la cérémonie, telle que l'organise le petit cérémonial que vous voulez bien apprécier si aimablement (1), viennent me déclarer : « Main-« tenant je comprends pourquoi cette solennité pour nos « enfants, bien qu'ils aient déjà tant de fois communié .. »

« Comme cependant, de fait, pour une catégorie appréciable d'enfants, la cérémonie n'a lieu qu'au jour où ils communient pour la première fois et que la communion est rehaussée de quelque solennité, et enfin qu'il faut ménager les transitions, j'ajoute en sous-titre (mais pas même communion solennelle) : Communion solennisée, ce qui n'est qu'une nuance, mais une nuance tout de même. »

La France a-t-elle raison de maintenir fermement ses vieilles traditions d'origine janséniste, si difficile à ajuster à la vie réelle ? Devons-nous souhaiter plus de vérité dans les mots et les choses, une soumission plus entière au vœu de l'Église formulé en l'espèce par le décret *Quam singulari* ?

Nous voudrions savoir sur ce point l'avis de nos lecteurs, et nous nous permettons, à cet effet, de leur proposer de répondre aux questions suivantes :

1. *L'expression* « Communion privée » *doit-elle être maintenue dans le langage courant, et, dans les usages, cette sorte de communion « à blanc » ou « en cachette », qu'elle désigne souvent ?*

2. *L'expression* « Première Communion », *communément employée pour désigner la cérémonie de fin d'études catéchistiques, vous semble-t-elle devoir être bannie ?*

3. *L'expression* « Communion Solennelle » *et l'organisation générale actuelle des catéchismes, dont elle désigne l'aboutissant, vous semblent-elles devoir être conservées ou seulement légèrement modifiées ?*

4. *Si l'on doit préférer :* « Profession de Foi » *ou* « Rénovation », *avec les modifications importantes au caractère et*

(1) *Cérémonial pour la Profession Solennelle de Foi et pour la Confirmation*, par M. le chanoine Simons (Peigues, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris).

à l'organisation de la formation chrétienne que ce changement de titre semble comporter, laquelle des deux expressions à votre préférence ? — En proposeriez-vous une autre ?

5. *Souhaiteriez-vous, et pensez-vous possible, l'utilisation du jeudi (laissé libre par les lois scolaires en vue de permettre l'instruction religieuse), tout le temps de la scolarité, pour une éducation chrétienne de la jeunesse, dont le programme se répartirait ainsi sur 6 ou 7 années et permettrait une initiation vraiment efficace ?*

Nous souhaitons vivement, dans l'intérêt commun, que tous ceux de nos lecteurs, prêtres ou laïques, qui sont intéressés directement à l'œuvre des catéchismes, nous disent charitablement leur avis sur tous ces points. Non certes dans l'intention de faire la leçon à qui que ce soit, ni moins encore dans celle de se lancer dans une de ces entreprises de décri systématique toujours plus ou moins ridicules et odieuses, qui sont tout à l'opposé de notre esprit. Mais bien plutôt dans celle de mettre en commun, entre ouvriers apostoliques véritablement soucieux de faire œuvre utile et durable, des réflexions et des expériences, des observations et des espoirs dont chacun puisse être réconforté et aidé dans la tâche délicate et aléatoire qui lui est confiée, et dont puisse aussi profiter l'amitié mystérieuse qui unit nos lecteurs dans le même désir de servir d'une manière toujours plus vraie et plus utile Dieu, son Christ et son Église.

fr. B. Mouthiez, O. P.,
vicaire à Juvisy-Fromenteau.

Pour la lecture spirituelle

« Religion et Culture » (1)

La collection des *Questions Disputées* a été inaugurée par un petit livre de Jacques Maritain, très léger par son poids — la lumière ne pèse pas — mais considérable par son importance. A peine plus de cent pages, spacieusement imprimées, mais d'une rare densité spirituelle. C'est de la pensée pure, qui passe dans une langue docile, transparente comme une vitre. Un de ces écrits privilégiés qui, à la façon des *Pensées* de Pascal, font sentir combien, à partir d'un certain niveau, la distinction entre la forme et le fond devient ridicule.

Une seule lumière, celle d'une foi rendue très pénétrante par la charité, éclaire toutes les parties de ce livre et résout une quantité étonnante de problèmes culturels sur lesquels on hésitait d'abord à se prononcer. Ce n'est pas ici le lieu de les inventorier. Mais peut-être pouvons-nous rassembler simplement les principales des indications qui touchent à la sainteté de l'Église.

L'Église, par rapport à l'ensemble de l'œuvre culturelle, est à la fois immanente et transcendante :

« Elle est la suprême animatrice et bienfaitrice des civilisations et des cultures, et d'autre part elle est en elle-même indépendante de celles-ci, libre, universelle, strictement universelle, catholique. »

L'Église est ainsi l'image de Dieu qui est à la fois dis-

(1) Par Jacques Maritain. Paris, 1930, Desclée, de Brouwer et Cie.

tinct du monde et présent au monde. Elle doit, en effet, réconforter l'ordre social de la cité (p. 96), relever chaque culture. Elle sait « qu'aucune civilisation, aucune nation n'a les mains pures », mais que « même nées loin d'elle et sous des climats spirituels que l'erreur obscurcissait, toutes les cultures et les civilisations de la terre » détiennent quelques vrais biens qui, redressés et surélevés, les « prépareront à recevoir, à l'heure marquée, la visite du Fils de l'homme ». Ceux qui étudient les cultures et les civilisations non chrétiennes ont donc à résoudre un problème délicat : ni dénigrement, ni complaisance, « c'est la vérité qui est nécessaire, mais avec l'amour pour vivifier la connaissance ».

Si mystérieusement présente qu'elle soit aux civilisations, l'Église leur reste pourtant absolument transcendante. C'est l'erreur consciente de Leibniz et plus ou moins consciente des prophètes du monde moderne et des théoriciens socialistes, de transférer la notion du royaume de Dieu, qui relève de l'ordre surnaturel, à la notion du genre humain, qui relève de l'ordre naturel (p. 115).

L'Église existe dans les saints et aussi dans les pécheurs, mais pour s'opposer à leur péché et à leur misère, non pour s'y identifier :

« Si vous cherchez ce qui la représente sans la trahir, regardez le Pape et l'épiscopat enseignant la foi et les mœurs, et regardez les saints au ciel et sur la terre; ne nous regardez pas, nous autres pécheurs. Ou plutôt regardez comment l'Église panse nos plaies et nous conduit clopin-clopant à la vie éternelle. »

C'est une telle Église qui est transcendante non seulement par rapport aux civilisations non chrétiennes, mais encore par rapport à la civilisation chrétienne :

« Non seulement nous devons nous garder de confondre l'Église avec quelque civilisation que ce soit, mais nous devons aussi nous garder de confondre en quoi que ce soit

l'Église avec la civilisation chrétienne ou le monde chrétien, le catholicisme avec le monde catholique. »

Cette distinction, faite ici avec une netteté parfaite, permet à l'auteur d'éclairer, à la lumière divine de l'Église, les défauts mêmes du monde catholique. Quel examen de conscience! Une justice terriblement gênante pour tout ce qui en nous est inauthentique :

« La meilleure apologétique ne consiste pas à justifier les catholiques ou à les excuser quand ils ont tort, mais au contraire à marquer ces torts, et qu'ils ne touchent pas la substance du catholicisme, et qu'ils ne mettent que mieux en lumière la vertu d'une religion toujours vivante en dépit d'eux. »

Une pensée qui aurait réjoui le cœur de saint Grégoire, mais infiniment délicate à formuler, et qui a été exprimée ici sous plusieurs formes, avec un rare bonheur, est celle qui représente le monde comme un théâtre où certains rôles devront coûte que coûte être joués, Dieu en ayant besoin pour préparer le monde futur. Il y a des rôles de sainteté et des rôles de séduction. Mais qu'arrive-t-il? Quand les chrétiens ne sont pas à la hauteur de la prodigieuse mission que leur confie l'Église, des masques chrétiens jouent les rôles de séduction (pensons par exemple à ce chrétien sincère que fut Descartes et à sa philosophie); et des masques athées jouent les rôles de sainteté (pensons au communisme, protestant contre l'iniquité du monde capitaliste). Bossuet disait que la Réforme avait été un terrible jugement de Dieu sur son Église. La même pensée est exprimée ici d'une manière peut-être plus précise : « A l'époque de Luther, le rôle du réformateur était joué par l'hérétique. » Quelle sera donc notre tâche?

« Dans la sarabande universelle, la tâche temporelle du chrétien est d'essayer sans cesse d'obvier à cette confusion des rôles; en s'apliquant à *devenir* ce qu'il *est*, il délivre des

rôles d'iniquité son propre personnage, et en même temps il reprend les rôles de justice aux masques d'iniquité. »

De quels moyens user ?

Des moyens *spirituels purs* comme la contemplation et la mort aux choses visibles :

« Le pur spirituel est activité tout immanente, c'est la contemplation, dont l'efficacité propre, pour toucher le cœur de Dieu, ne déplace aucun atome ici-bas. »

Et aussi des moyens *temporels*, pourvu qu'ils soient sous l'influence de la contemplation comme l'instrument sous la main de l'artiste. Ainsi maniés, de tels moyens seront de deux sortes. Il y a les moyens *riches* comme le pouvoir politique qui doit procurer le bien commun temporel de la cité, le pouvoir familial qui doit procurer le bien commun temporel de la famille. Ils sont nécessaires, mais dangereux à manier : « Quand David est devenu roi, il a péché à son tour. » Il y a les moyens *pauvres*. Ils sont nécessaires aussi, mais privilégiés. Ce sont ceux de la Sagesse incarnée :

« Il a prêché par les bourgades. Il n'a pas écrit de livres, c'était encore un moyen d'action trop chargé de matière, il n'a pas fondé de journaux, ni de revues. Il a eu pour seule arme la pauvreté de la prédication. Il ne préparait pas de discours ni de conférences; il ouvrait la bouche, et la clameur de la sagesse, la fraîcheur du ciel passaient sur les cœurs. Quelle liberté ! »

Nous n'avons voulu qu'indiquer la vertu de ce petit livre. Il est de ceux qu'il faut faire lire aux catholiques pour qu'ils se jugent sur le catholicisme, et aux non-catholiques pour qu'ils ne jugent pas le catholicisme sur les catholiques.

B. Lavaud, O. P.

Livres sur l'éducation et spécialement celle de la femme

Renouveler la pédagogie, la mieux adapter à la psychologie et aux conditions de la vie moderne, l'utiliser pour le développement harmonieux de la nature et de la grâce, — c'est l'effort généreux et buissonnant de nombre d'esprits distingués et de cœurs apostoliques, surtout de nos jours. Peut-être ont-ils un peu, l'un ou l'autre, quelquefois, découvert l'Amérique, et il conviendrait à tel ou tel professeur d'éducation d'accepter de n'être ni le premier ni le seul qui mérite audience. Mais n'insistons pas. Regardons l'effort, qui est très louable, sans trop détailler les imperfections, qui sont inévitables.

Comment acquérir
la maîtrise de soi-même (1)

La « Collection de culture psychique » présente trois plaquettes — bleu sur blanc — remplies de conseils agréablement donnés, sans vain appareil de références, marqués au coin de l'expérience des siècles. Peut-être, pour avoir constaté que la répétition est une figure efficace (si l'on ose dire), le sagace auteur revient-il, avec une sympathie qui paraît appuyée, sur les leçons et sur les préceptes que le lecteur pressé se persuade avoir compris et assimilés. Le lecteur n'a pas à se presser : c'est « la clef du succès ». Qu'il apprenne à se taire, en soi et hors de soi. Qu'il fasse la paix dans toutes ses puissances, par des exercices appropriés et plus que quotidiens. Qu'il appelle la grâce et qu'il l'utilise. Qu'il forme sa

(1) Chanoine R. de St-Laurent, *Comment acquérir la maîtrise de soi-même — Comment tremper son caractère — Comment se conduire et se perfectionner par l'auto-suggestion.* Plaquettes de 80 pages, s. p. Aubanel père, Avignon.

volonté, patiemment, en voulant et en dirigeant ses vouloirs, sans briser l'élan et sans craindre l'effort, — en aimant l'effort, au contraire, puisqu'il est fécond et finalement source de joie. Certes les dépressions, les moments de dépression (car il faut se raidir contre) ne manqueront pas de ralentir, ou de paraître ralentir l'essor : un volontaire entraînement, une certitude de vaincre, la foi... et vous dominerez votre âme au point « de lui communiquer une splendeur surhumaine ».

L'éducation de la pureté (1)

Telles sont aussi les pensées que M. l'abbé Jacquemet développe dans son introduction : « Convictions vivantes, discipline de l'habitude, influence de l'exemple, éducation religieuse » ; mais « le tout appliqué à l'acquisition et à la pratique de la pureté ». Dans le cadre de cette éducation intégrale, « et *seulement dans ce cadre* », il déclare qu'il faut une initiation sexuelle, non pas seulement ou surtout physiologique, mais telle que l'enfant y apprenne « ce qu'il a besoin de savoir des réalités sexuelles pour prendre pleine conscience de ses responsabilités morales : c'est lui donner le goût de ces responsabilités ».

Le pharisaïsme n'est jamais de saison, et nul chrétien ne saurait se débarrasser, sans faute et sans dommage, des préceptes que Pie XI lui-même rappelait dans son Encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse. Il faut donner « avec toutes les précautions », « en temps opportun », « une instruction individuelle ». Et qui la donnera ?

Les parents, la mère surtout. A défaut, quelquefois, les maîtres. En certains cas, le directeur ou le confesseur, dans de justes limites.

Quand parler ? Quand la curiosité s'éveille, quand la puberté se manifeste, quand l'attrait sexuel commence à émouvoir, enfin quand le mariage est décidé.

Comment parler ? Simplement, délicatement, fermement, et doser selon la réceptivité du sujet : car, ne l'oublions pas, il ne peut s'agir que d'initiation individuelle. M. Jacquemet

(1) Abbé Jacquemet, 6e édition. Bloud et Gay, Paris. — 200 pages. 12 fr.

en donne des exemples que l'on doit admirer, comme des modèles. Ils feront comprendre aux jeunes gens (et aux parents?) la grandeur unique du mariage, de la procréation, — autrement, n'est-ce pas? que le hasard des rencontres, les invitations troublantes de la nature, l'inconsciente évolution de l'homme...

Une remarque : ce livre, pédagogique et surnaturel, n'est pas écrit pour les enfants.

Le Conseiller des fiancés et des jeunes mariés (1)

D'une documentation qui date un peu (à part les chiffres d'après-guerre), cet opuscule ne manque pas d'une vraie valeur doctrinale et parénétique. Il s'adresse à la masse, et il dit avec autant de simplicité que de force et de netteté tout l'essentiel des notions que les époux doivent connaître « pour vivre saintement » dans l'état du mariage.

Les questions actuelles ne sont pas négligées : divorce, onanisme, malthusianisme, maladies. Le R. P. aborde franchement les problèmes, sans se départir jamais de la gravité apostolique, et en se remparant des plus judicieuses citations. Les Pères, le Concile de Trente, le Catéchisme de Pie X, les Pastorales du cardinal Mercier, les théologiens autorisés (surtout belges) commentent les citations scripturaires dont l'auteur n'est point avare.

Excellent petit livre à répandre..

Les quatre livres de la femme (2)

L'épouse doit plaire à son mari, s'ingénier à plaire à son mari, fallût-il pour cela sacrifier à... l'attiffement et se sacrifier soi-même, un peu ou beaucoup, pour n'être pas sacrifiée tout à fait. Donc, de l'ordre, de la régularité, du dévouement, de la culture, et surtout : le sourire... intelligent.

Un cadre aimable, avec cela. « Un home confortable et charmeur. » Ce qui suppose que la femme ne travaille qu'à

(1) R. P. Robert, O. M. C., 108e mille. Brunet, Arras. — 2 fr. 25 (par 25, l'unité 1 fr. 75).

(2) Paul Combes, *Le livre de l'épouse, de la maîtresse de maison, de la mère, de l'éducatrice*. Aubanel frères, Avignon. — 5 fr. l'un.

la maison et que la misère n'habite pas le logis. Une dépense proportionnée au revenu, et qui n'oublie pas l'épargne nécessaire : ne comptons pas uniquement sur les Assurances sociales !...

Le soin des enfants, leur éducation, leur avenir : M. Combes trouve des formules judicieuses et frappantes, multiplie les exemples et les citations, prouve que la mère est souvent la cause du bien et du mal de la famille dans le temps et au-delà. Qu'elle se forme, pour être capable de former ! Conçoit-on une éducatrice qui serait sans éducation ?

Remarques vieilles comme l'expérience, utiles comme elle.

Bréviaire des Petites Mamans (1)

Madame Mongrand écrit des « Lettres à Madeleine » tout imprégnées d'amour maternel et de sens chrétien, qui sont charmantes et qui savent faire passer la leçon dans un sourire.

Non pas que Mme M. ignore les tristesses de la vie et les calvaires des mamans. Hélas ! elle n'est pas si ingénue, et les plus délicates blessures, les plus cachées, elle les a discernées et elle n'en fait pas mystère à sa jeune confidente et disciple. Mais elle sait la force de croire, la haute joie du sacrifice, la beauté du difficile métier de mère. Elle chante, sur le mode discret, tout en nuances, qui apaise et qui n'éteint pas, « la juste récompense du sacrifice maternel ».

Nous noterons spécialement les deux dernières lettres : Laissons faire au Seigneur, et l'Art de vieillir. Ces pages font penser à la parole confiante du pauvre Le Dantec : « Va prendre ton bain de sérénité » chez Élisabeth Leseur. Sous le coup de l'épreuve, dans l'ombre des années qui déclinent, « si l'on est brave, on frémit de joie intense comme le devrait faire le marbre sous le ciseau du sculpteur ». Et encore : « Peu importe le quand, le comment et le où, pourvu que (oh ! ce pourvu que...!) notre vie soit sacrifice et immolation... » C'est bien « la source de tout le bonheur que nous pourrons distribuer aux autres. Là est l'infinie sagesse ». Mme M. a bien compris le *majorem caritatem* et le bonheur de faire des heureux.

(1) Thérèse Mongrand. Aubanel frères, Avignon. — 174 pages, s. p.

Le flambeau dans la maison (1).

Ce bonheur, le R. P. Dechêne le chante sous ce nom, dans un volume d'une écriture distinguée et d'une constante allégresse, — où l'humour et un sens très averti du monde ne manquent point.

Au surplus, dès les pages liminaires, le R. P. déclare sans barguigner : « S'il est une créature qu'il faille entraîner à la vie de sacrifice, c'est bien la femme. » Oui, cette créature toute d'intuition et d'élan, sensible à l'excès, elle doit discipliner toutes ses facultés, tenir à leur place les moins sublimes, coûte que coûte, et vivre de raison : et instruite et raisonnable (sans excès et sans défaut !) elle gardera le sceptre et elle brillera dans la maison. — Et par là vous voyez déjà que l'auteur ne s'adresse pas à la masse, mais à une élite. Aussi bien, il ne craint pas de lui parler d'études latines, de philosophie, voire de métaphysique thomiste ?! Ne croyez pas que le R. P. enseigne l'admiration pour les bas-bleus : c'est tout le contraire. Mais le bonhomme Chrysale n'a tout de même pas discerné le maximum de la science féminine, et une femme trop « embourgeoisée » risquerait de déplaire à son seigneur et maître plus cultivé : *quod Deus avertat!*

La littérature évidemment ne suffit pas. Si la femme est capricieuse, papillonnante, médisante, agitée, — si elle déborde d'un zèle mal entendu, — si elle ignore que l'amour donne plus qu'il reçoit, — si enfin son cœur et sa volonté ne sont point formés, elle n'atteindra jamais (pardon !) son maximum de rendement, et sa maison retiendra-t-elle les hôtes dus ?

Qu'elle se livre donc aux disciplines spirituelles, auxiliaires indispensables de l'énergie naturelle. Méditer, s'examiner, étudier l'Évangile et la religion, et la pratiquer à fond, tels seront les moyens de devenir une femme supérieure, c'est-à-dire « celle qui met tout en valeur autour d'elle,... qui accroît le bonheur..., celle qui crée des traditions morales et civilise la société ». L'ambition est bien haute. A celle qui veut, elle n'est pas décevante.

(1) Abel Dechêne, S.J. Lethielleux, Paris. — 10 fr.

L'âme féminine (1)

Ces dernières pensées du R. P. Dechêne sont développées, avec méthode et richesse, par le philosophe chrétien qui « des rives de la Seine » signe P. Thouvignon. Son ouvrage copieux n'est pas « une lecture courante » pour têtes lasses et têtes folles. Il est un essai psychologique très poussé, une étude d'ensemble sur le monde féminin « souple comme la vie, ondoyant et divers comme la vie, sinueux et à cours souterrains comme l'inconscient », déroutant pour l'observateur simpliste, mais combien important puisque « si les femmes ne font pas les lois, elles font les mœurs ». — Elles feront bientôt les lois, de surcroît !

L'érudition de P. Thouvignon est exhaustive. Moralistes et romanciers, épistolières et poètes, pédagogues et philosophes, littérateurs et médecins, de tous les temps et de tous les pays — surtout l'école de Groningue — figurent sur les fiches de notre psychologue et répondent, en ordre, à l'appel de chacun de ses chapitres, dans le texte ou dans les notes, sans confusion, sans redondance, et, pour le lecteur soudainement savant, sans fatigue et sans déception.

Résumer un ouvrage de cette densité serait le trahir : quiconque a mandat de s'occuper d'éducation féminine ne s'en passera qu'à son détriment.

Vous n'y trouverez pas les truculences d'un Jacques Debout ni les duretés d'un Léon Bloy, ni les audaces de tel ou tel. Vous y trouverez le bon sens qui parle bon français, et le cœur d'un apôtre éclairé qui sait user du scalpel et du bistouri quand il faut, mais qui veut corriger les mœurs, avec ou sans le sourire.

Les notations très fines abondent. Ainsi : le « grand bonheur [de la femme] c'est de jouir d'elle-même en autrui » ; « l'activité de beaucoup de femmes modernes ne leur laisse que peu de temps pour être mères » ; « comprendre et admirer, ensuite trouver des applications à la vie : voilà le tréfonds de la civilisation »... on pourrait citer longtemps.

Et s'il faut d'un mot résumer toutes ces recensions et donner la note moyenne, la pensée commune qui doit, d'après nos auteurs, animer et diriger l'éducation des filles, nous

(1) P. Thouvignon. Lethielleux, Paris. — In-16, 240 pages, s. p.

dirons simplement : « Qu'elles pratiquent les vertus théologales et cardinales, et qu'elles aspirent à goûter le *gaudium de humilitate.* »

Soigne ton corps. Forme ta volonté (1)

Voici un petit livre, de ceux qu'on a plaisir à louer sans réticences, — de ceux que le critique lui-même lit et relit (n'est-ce pas assez dire?). C'est élégant à voir et délectable : le vêtement qu'il faut pour une œuvre de haute et belle tenue, dont la forme est digne du fond, — et celui-ci est d'une richesse... inépuisable.

Du reste, quand le Président de la F.G.S.P.F. (2), professeur à l'Institut catholique de Paris, s'avise de commenter le vieil adage *Mens sana in corpore sano,* vous pensez bien qu'il ne peut pas n'écrire pas un aimable chef-d'œuvre. Vous connaissez — oui, évidemment; vous êtes un homme de goût — vous admirez *Les Disciplines de l'action* de notre auteur : peut-être vous attarderez-vous davantage à *Soigne ton corps*... C'est un consommé de maximes, d'exemples, de « sursum », savoureux et tonifiant. J'ai même peur qu'à le lire vous vous estimiez déjà un peu héroïque. Où serait le mal, en vérité, si vous atteigniez enfin la taille de votre idéal ou presque, pour avoir vécu un instant dans la compagnie de cet esprit si fin, si distingué, si cultivé, de ce cœur « fort comme le diamant, plus tendre qu'une mère », — de cet homme qui fait honneur à l'humanité.

Vous dites (je vous entends !) : « Il s'emballe. » Non. J'ai du plaisir à vous dire, sans m'être astreint à peser les mots et en les donnant comme ils viennent, que M. Hébrard s'est affirmé, une fois de plus, philosophe et animateur de premier ordre, le guide à qui vous pouvez vous confier, en toute assurance. Avec lui vous monterez.

René Cardaliaguet.

(1) Par François Hébrard. Publiroc, Marseille. 180 pages. 5 fr. 70
(2) Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France.

Notes d'Hagiographie

J.-M. Aubry, S. J. : *Sainte Marguerite-Marie, auxiliatrice des âmes du Purgatoire.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1930, 48 pp.

Réparer pour les pécheurs et secourir les âmes du Purgatoire par sa prière et par sa pénitence, tels sont les deux aspects de la vocation de sainte Marguerite-Marie. C'est son rôle moins connu d'auxiliatrice des âmes du Purgatoire que le P. A. essaie de mettre en lumière. On trouvera, dans les nombreuses citations qu'il nous donne, le récit des révélations faites à la Sainte sur les souffrances du Purgatoire, ainsi qu'un émouvant appel en faveur du culte des défunts.

Charles Grolleau : *Saint Benoît-Joseph Labre, pèlerin-mendiant (1748-1783).* — Marseille, Publiroc, 5o pp.

Ce court récit contient les principales phases du « sublime scandale » que constitue la vie du célèbre pèlerin-mendiant.

L. Roupain, S. J. : *Le Docteur Mystique saint Jean de la Croix.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1930, 69 pp.

Grâce au P. Roupain, la lecture de quelques-unes des plus belles pages de saint Jean de la Croix sera rendue plus facile. L'auteur s'attache à montrer l'immense profit que toutes les âmes tireraient d'un commerce assidu avec le Docteur mystique.

R. P. Louis de la Trinité, O. C. D. : *Le Docteur Mystique.* — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1929.

Ce sont trois beaux sermons donnés à l'occasion du Doctorat de saint Jean de la Croix.

1° Montrer comment éclate dans la vie du Saint une insigne sainteté.

2° Raconter brièvement l'origine de ses œuvres.

3° Exposer quelle est sa mission dans l'Église, et tel est le programme que s'est fixé le prédicateur.

« Voilà un tout jeune moine, prêtre depuis un an, devant lequel s'ouvre, avec une vie pieuse dans son monastère, une magnifique carrière académique, estimé de ses supérieurs, c'est ce qu'on nomme un sujet d'avenir, le voici qui abandonne l'Université de Salamanque. Et pourquoi, mes frères ? Pour venir habiter, en pleine campagne, une masure chancelante, vêtu d'un habit nouveau, singulier, propre à exciter la risée. Et qui donc a conseillé cette décision insensée ? Une religieuse, une femme que d'aucuns estiment vertueuse, mais qui, au sentiment de beaucoup, serait mieux à sa place dans son cloître que sur les mauvais chemins de Castille. »

Et c'est alors que commencent les contradictions, ou plutôt la dure et longue persécution, que rencontrera le Saint, au cœur même de son Ordre et parmi ses frères. A Jésus, qui lui demandait ce qu'il désirait de Lui, il pourra répondre, après ces dures épreuves : « Seigneur, des travaux à souffrir pour votre amour. »

« C'est toujours la Croix qui accompagne le Père Jean, comme une ombre aimée, désirée..., et c'est l'Amour qui reste en lui, force divine, et de nouveau il triomphe par eux. « Là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous « recueillerez de l'amour... »

« Une idée domine tous les ouvrages de saint Jean de la Croix : « l'union de l'âme à Dieu »; une préoccupation apostolique les anime : « y conduire le plus directement possible. »

Et voici le premier conseil qu'il donne : « Ayez habituellement le désir d'imiter le Christ en toute chose; conformez votre vie à la sienne et méditez-la afin de savoir agir comme Lui en toute circonstance. »

Vous faut-il un appui pour gravir les pentes du Carmel ? Jean de la Croix vous offre la croix toute nue. Il ne veut pas d'autre bâton de voyage, le reste serait de l'encombrement.

Quant à la mission du Saint, le P. Louis de la Trinité la résume bien en cette phrase : « Rendre un éclatant témoignage à l'ineffable transcendance de l'ordre surnaturel, être

le chantre sublime et comme le héraut des excellences de l'union divine, *in laudem gloriae gratiae suae.* »

« O âmes créées pour ces grandeurs et qui y êtes conviées, que faites-vous ? s'écrie Jean de la Croix. A quoi vous amusez-vous ? O déplorable aveuglement des enfants d'Adam, puisqu'ils ne voient goutte, entourés d'une si grande lumière, et qu'ils sont sourds à ces hauts cris, car tant qu'ils cherchent les grandeurs et la gloire du monde, ils demeurent misérables, abjects, indignes de si grands biens. »

Mgr Louis Prunel : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, modèle de vie eucharistique. Le Prêtre — La Jeune Fille — L'Enfant.* — Paris, Téqui, 1931, 63 pp. — 2 fr.

Mgr Prunel a rassemblé les trois rapports qu'il a présentés l'an dernier au Congrès Eucharistique de Caen.

Modèle du prêtre, Benoît XV a pu écrire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Elle a reçu pour mission d'apprendre aux prêtres à aimer Jésus-Christ. »

Modèle de la jeune fille, Thérèse, petite fille, avait pris la résolution de ne rien refuser à Dieu. Elle voulait être la petite balle que Jésus peut prendre ou délaisser.

Enfin, pendant cette trop longue période qui précède la première communion de la petite Sainte, cette attitude de désir intense de l'Eucharistie contient tout un enseignement de psychologie enfantine que ne doivent pas négliger de méditer les mères chrétiennes.

Jeanne Andé : *A Lisieux — Quinze jours avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant l'exposition missionnaire.* — Évreux, Imprimerie de l'Eure, 1930, in-8, 164 pp. — 10 fr.

« Ce livre est un ex-voto », nous dit l'auteur dans sa préface. Il est aussi un guide pour un pèlerinage aux divers lieux par lesquels Thérèse a passé. On nous parle des Buissonnets, du couvent des Bénédictines, du Carmel et enfin du cimetière, on nous rapporte quelques récits, quelques anecdotes contées par de vieux témoins. Et le livre se termine par d'antiques souvenirs sur le Vieux Lisieux.

R. P. François Petit, O. Praem. : *Un mystique rhénan du XIII^e siècle : Le Bienheureux Hermann-Joseph, prêtre, chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré.* — Abbaye de Mondaye, Juaye-Mondaye, 1930, in-8, 142 pp. — 9 fr.

Tout petit enfant, Hermann fut favorisé d'une étrange apparition dans l'église où il priait. La sainte Vierge était dans l'ambon de l'église, appelant à elle son « petit pauvre ». Celui-ci saisit la main qui se tend, mais, par suite d'un faux mouvement, une pointe de grille le blesse tout près du cœur. La blessure invisible sera toujours douloureuse. Ce fut le prélude de relations qui devaient devenir de plus en plus intimes avec Marie, pour aboutir au mariage mystique. Comment s'étonner, dès lors, que cette vie soit traversée de dures épreuves, mais marquée aussi par un apostolat particulièrement fécond ?

R. P. Charles Keusch : *Le vrai visage de saint Alphonse de Liguori — de ses portraits à son portrait.* — Paris, Bloud et Gay, 1930, in-8, 108 pp.

Pour retrouver les véritables traits de la physionomie du Saint, l'auteur a minutieusement étudié les documents contemporains. Il nous donne dans son livre de fort belles reproductions des portraits connus. Mais l'iconographie reste imprécise, le Saint n'ayant jamais consenti à poser devant aucun artiste.

Eugène Labelle : *Saint Louis.* — Bibliothèque catholique illustrée, Paris, Bloud et Gay, 55 pp. — 4 fr. 75.

Nous avons dans ces quelques pages, en même temps que les reproductions des vitraux, estampes, tableaux les plus connus, un choix judicieux d'extraits des vieilles chroniques constituant un récit fort agréable et suffisamment complet de la vie de saint Louis.

Anne Daix : *La merveilleuse odyssée de Françoise d'Amboise, Duchesse de Bretagne.* — Paris, Éditions Spes, 1929, in-8, 192 pp. — 12 fr.

Histoire joliment racontée d'une vie très attachante. Nous sommes à cette rude période du règne de Charles VII. On

nous montre une enfant prédestinée qui deviendra un modèle de pureté et de charité, et cela parmi le cliquetis des armes, l'incertitude des temps, l'inquiétude des guerres privées et les malheurs de sa famille. Mariée à un homme peu séduisant, elle sera soupçonnée, puis calomniée. Elle sera duchesse de Bretagne. Veuve, elle pourra, après de longues luttes, entrer au Carmel. Elle mourra prieure de son couvent, laissant à ses sœurs, comme testament, la devise de toute sa vie : « Que Dieu soit toujours le mieux aimé ! »

L. Aubert : *Essai sur saint Paul et ses compagnons d'apostolat*. — Paris, 9, rue du Moulin-Vert, 1930, 100 pp.

Cette brochure ne prétend pas être autre chose qu'un guide pour les cercles d'études. Une première partie contient un résumé de la vie et de la doctrine de saint Paul. L'auteur note les idées dominantes de l'œuvre de l'Apôtre et en montre l'application à notre vie spirituelle. La seconde partie est une suite de courtes biographies des compagnons de saint Paul.

L. Aubert : *Vie de Rita de Cascia, la sainte des causes désespérées (1381-1457)*. — Paris, 9, rue du Moulin-Vert, 1930, 47 pp.

C'est une dette de reconnaissance à la protectrice de sa paroisse qu'a acquittée le vénéré curé de Saint-Pierre de Montrouge. La vie qu'il nous raconte est une vie de souffrances et d'apostolat, marquée à toutes les pages des interventions de Dieu. Rita obtient la conversion de son mari et de ses fils. Veuve, elle entre miraculeusement dans le cloître. Stigmatisée, ses blessures sont un objet d'horreur pour la communauté qui s'éloigne d'elle. Reléguée dans une mansarde où viennent l'assaillir la foule pressée de tous les malheureux, elle multiplie les miracles. La vigne lui obéit, de même qu'à son ordre les rosiers fleurissent et les figuiers donnent des fruits.

Mgr L. Prunel : *Saint Germain d'Auxerre (378-448)*. — Les Saints, Paris, Lecoffre, 1929, in-8, 181 pp.

« Le bienheureux évêque sut, chose très difficile, vivre en

solitaire au milieu des hommes et trouver le désert tout en conservant des rapports avec le siècle. » Tel est le jugement porté par Constance, le plus ancien des biographes de Germain.

Duc de la Marche Armoricaine orgueilleux et riche, il devient l'humble évêque d'Auxerre par qui la « vertu divine se manifestait jusque dans les moindres choses ». Sa réputation dépasse bien vite les limites de son diocèse. Il sera chargé par le Saint-Siège de plusieurs missions en Bretagne.

Docteur et apôtre, il combattra le pélagianisme et les barbares. On le verra tour à tour bâtisseur de couvents et chef de guerre. Un jour il détruira l'ennemi à la bataille dite de l' « Alleluia », alors que, dans une autre circonstance, il arrêtera les hordes barbares en se dressant seul devant le cheval du roi. Il rappellera aux princes leurs devoirs : il sera dans toute la plénitude du mot le *defensor civitatis*.

Ascète, contemplatif, doué d'une prodigieuse activité, il marquera d'innombrables miracles les longues routes qu'il a parcourues. Et comment ne pas citer celui qui peut-être nous touche davantage : le discernement de la vocation de sainte Geneviève ?

A Nanterre, au milieu d'une grande foule, il distingue Geneviève et dit à ses parents ces paroles prophétiques : « Heureux le jour où vous êtes devenus les parents d'une telle enfant ! Sa naissance a été, même pour les anges, le sujet d'une grande joie; ses mérites la rendront précieuse devant Dieu, et la perfection de sa vertu sera proposée, même aux hommes, comme un modèle à imiter. Entraînés par ses exemples, beaucoup de pécheurs se convertiront à Dieu; ils renonceront à leur vie désordonnée et par une pénitence salutaire obtiendront que leurs péchés leur soient remis et que leur front soit ceint des couronnes promises aux serviteurs de Jésus-Christ. »

Apolline de Gourlet : *Le Bienheureux Nicolas de Flüe*. — Marseille, Éditions Publiroc, 1929, 243 pp.

La vie de Nicolas de Flüe, c'est une page glorieuse de l'histoire de la Suisse, c'est aussi la singulière destinée d'un soldat, père d'une nombreuse famille, qui, après avoir donné au monde un modèle accompli de vertu, se retire dans la

solitude. Il se fait ermite : son jeûne est absolu, il reçoit le don des miracles. Mais, force attractive de la sainteté ! l'ermitage est envahi de pèlerins, et Nicolas prêche inlassablement le détachement, l'obéissance, la charité. Sa prière favorite était : « Mon Seigneur et mon Dieu, ôte de moi tout ce qui m'éloigne de toi ! Mon Seigneur et mon Dieu, donne-moi tout ce qui me rapproche de toi. »

A une heure angoissante de l'histoire de son pays, notre Bienheureux n'hésite pas à se faire homme politique et diplomate. On verra cet étrange spectacle : un vieil ermite haranguant dans la salle des séances les députés de la Confédération.

M. Brelet.

*
* *

P. Raoul Plus : *Méditations Jocistes*. 2 brochures 94-98 pages, 9 × 16. — Toulouse, Apostolat de la Prière.

On se croit devenu jeune ouvrier, et ouvrier chrétien, à lire ces pages si chaudes, si vivantes, si concrètes et en même temps si surnaturelles. Le monde se rend-il bien compte de l'événement capital qu'est la création et le succès du mouvement jociste ? Les chrétiens, eux du moins, s'en informent-ils, pour se conforter d'un grand souffle d'espoir ?

M. F.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXVII

AVRIL 1931-JUIN 1931

Les principes et la pratique

R. Bernard. — La compassion et la maternité spirituelle de Marie 20
R. Bernard. — Les mystères par lesquels Marie nous a mérité la grâce 137
M. Fargues. — Les petits enfants et le sacrement de pénitence. 32
R. Garrigou-Lagrange. — La charité envers le prochain . . 241
D. Joret. — Notre intimité avec Dieu 113
A. Lemonnyer. — La contemplation de Jésus au désert . . 5
J. Périnelle. — Le prêtre restaure, dans le Christ, l'ordre universel 257

Les maîtres et les modèles

A. de Boissieu. — Le Père Lataste 278
Ch. Journet. — Les apôtres. 269
E. Lajeunie. — Un témoignage sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné 177
F. de Lanversin. — Madame Swetchine 152
R. Zeller. — La « dolcissima mamma » 46

Textes anciens

B^x Jean Dominici. — Lettres 58
Saint Syméon le Jeune. — Hymnes 198, 303

Les idées et les œuvres

P. Catrice. — Le mouvement missionnaire en France . . . 223
F. Chauvières. — Une amitié spirituelle : Les Davidées . . 66
B. Mouthiez. — Enregistrements de musique grégorienne . 92
B. Mouthiez. — A propos des premières communions . . . 328
L. Sullerot. — Enseignement religieux 211
Dom J. de Vathaire. — La liturgie pour le peuple chrétien. 311

Pour la lecture spirituelle

F.-M. Braun. — Sur l'Écriture sainte 100
M. Brelet. — Notes d'hagiographie 346
R. Cardaliaguet. — Livres sur l'éducation 339
B. Lavaud. — Religion et culture 335
J. Périnelle. — Écrits spirituels 231

Bibliographie

J. Andé. — A Lisieux. Quinze jours avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 348
F. Anizan. — Rayons du Cœur tout aimant 237
L. Aubert. — Essai sur saint Paul et ses compagnons d'apostolat 350
L. Aubert. — Vie de Rita de Cascia. 350
J.-M. Aubry. — Sainte Marguerite-Marie, auxiliatrice des âmes du Purgatoire. 346
Dom Th. Becquet. — Sagesse de vie 236
G. Bernoville. — Lourdes 238
L. van den Bossche. — Les Carmes 237
C. Chappet. — Aux âmes religieuses 236
E. Charles. — Journal d'une mère de famille 236
G. Chastel. — La Sainte Baume 239
P. Cheminant. — Précis d'introduction à la lecture et à l'étude des saintes Écritures. 100
P. Combes. — Le livre de l'épouse, de la maîtresse de maison, de la mère, de l'éducatrice. 341
A. Daix. — La merveilleuse odyssée de Françoise d'Amboise. 349
A. Dechêne. — Le flambeau dans la maison. 343
Dom H. Duesberg. — Apologie à ceux qui croient 233
A. Duret. — Lettres du vén. Louis-M. Baudouin 232
M. Gasnier. — La Divine Comédie de Lourdes. 239
Chan. Geslin. — La demi-heure d'Écriture Sainte : Les psaumes. 105
F. Gellé. — Retraite de communion solennelle aux enfants les plus exposés. 240
A. de Gourlet. — Le Bx Nicolas de Flüe 351
L. de Grandmaison. — Jésus-Christ 107
Grégoire de Saint-Joseph. — Œuvres de sainte Thérèse, traduction nouvelle 231
Ch. Grolleau. — Saint Benoît-Joseph Labre, pèlerin mendiant. 346
Fr. Hébrard. — Soigne ton corps. Forme ta volonté. . . . 345
F. Henrion. — Saint François de Sales. Introduction à la vie dévote. Notes et glossaire 232
A. Jacquemet. — L'éducation de la pureté 340

P. de Jaeger. — La vie d'identification au Christ Jésus. . . 234
E. Labelle. — Saint Louis 349
J. Lagardère. — Semailles dernières 235
C. Lavergne. — L'Apocalypse 105
O. Lemarié. — La formation de l'intelligence 234
A. Letouzey. — L'Évangile règle de vie 107
Louis de la Trinité. — Le Docteur mystique 346
Lusseau et Collomb. — Manuel d'études bibliques 100
Ch. Keusch. — Le vrai visage de saint Alphonse de Liguori . 349
F. Klein. — Jésus et ses apôtres 107
J. Maritain. — Religion et culture 335
Chan. de Martrin-Donos. — Heures saintes. 238
Fr. Meurant. — Savoir aimer. 233
J. Millot. — La Très Sainte Vierge Marie et le Purgatoire. . 240
Th. Mongrand. — Bréviaire des petites mamans 342
Fr. Petit. — Le B^x^ Hermann-Joseph 349
H. Pinard de la Boullaye. — Jésus Messie 107
R. Plus. — Méditations jocistes 352
Mgr L. Prunel. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, modèle de vie eucharistique 348
Mgr L. Prunel. — Saint Germain d'Auxerre 350
P. Renaudin. — Les Filles de la Charité 237
R. P. Robert. — Le conseiller des fiancés et des jeunes mariés. 341
E. Roupain. — Le docteur mystique saint Jean de la Croix . 346
R. de Saint-Laurent. — Comment acquérir la maîtrise de soi-même 339
A. Saudreau. — Vers l'amour parfait 235
P. Thouvignon. — L'âme féminine 344
D^r^ A. Vallet. — Guérisons de Lourdes en 1927-1928-1929 . . 238
G. Vergnaud. — Dans la lumière catholique 233